This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

ŒUVRES

DE

NÇOIS GUILLAUME JEAN STANISLAS

ANDRIEUX.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT
RUE JACOB, N° 24.

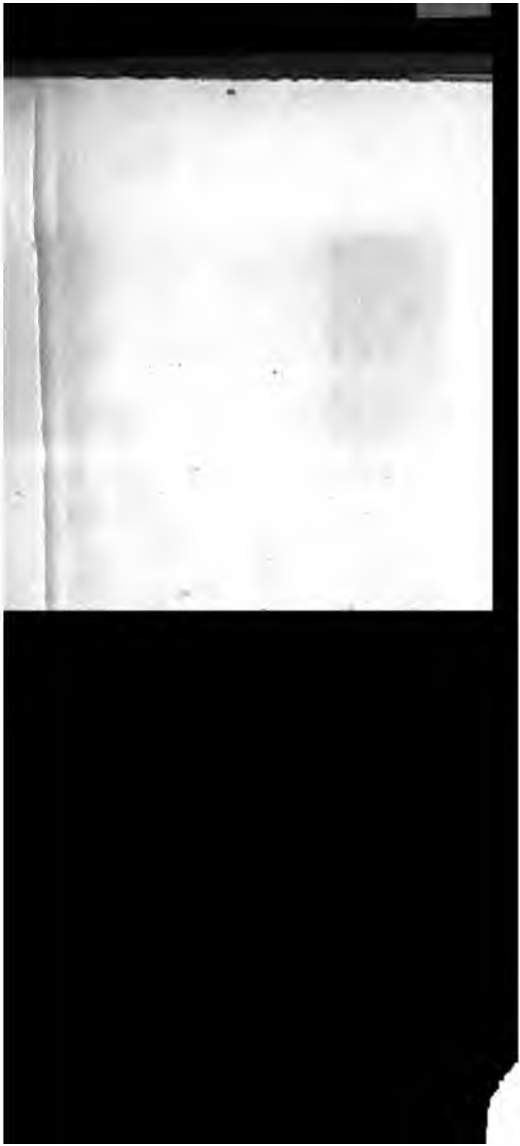
Victor.
Au sérail, on attend ta hautesse.
Dorlange.
Quel est l'audacieux.

...UME JEAN STAN

ANDRIEUX,

MEMBRE DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE
ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME TROISIÈME.



Mr Marcel.
Je t'entends ; adieu donc pour jam.

:e pièce a été jouée en cinq actes, au
re-Français, pour la première fois,
iin 1810. Elle a aussi été imprimée
10, conformément à la représenta-
'lle n'a point encore paru en trois
telle que je la donne ici. Je la fais
:r d'un Prologue en vers qui tiendra
préface.

PERSONNAGES DU PROLOGU

L'AUTEUR.
JULIE, sa fille.
UN INCONNU.
M. BAPTISTE aîné, comédien français.

La scène se passe chez l'auteur.

PROLOGUE

DU

VIEUX FAT,

OU

LES DEUX VIEILLARDS.

SCÈNE I.

L'AUTEUR seul

Pour quitter la partie, elle est trop avancée!
La pièce est pour demain affichée, annoncée!
N'importe; il en est temps encor... retirons-la,
Et quittons pour jamais ce méchant métier-là.

SCÈNE II.

L'AUTEUR, JULIE.

JULIE.

Tiens, mon papa, voici...

L'AUTEUR.

Qu'est-ce, ma bonne amie?

JULIE.

J'ai de tes *Deux Vieillards* fini cette copie.
Je viens te l'apporter.

L'AUTEUR.

Je te suis obligé.

Donne...

JULIE.

Mais tu parais soucieux, affligé!
Tu n'es pas ce matin comme à ton ordinaire!

L'AUTEUR.

Eh! non, vraiment... je prends un parti nécessaire,
Mais chagrinant... ma pièce... on ne la jouera pas.

JULIE.

Qu'est-ce que tu dis donc? quel nouvel embarras...?

pourtant... mais quelle e

L'AUTEUR.

C'est que je ne crois plus mon ouvrage asse
Je craindrais une chute en le laissant paraît

JULIE.

Je dis qu'il est très-bon; je m'y connais peut

L'AUTEUR.

Oh! sans doute, tu dois le trouver excellent,
Et croire que ton père a beaucoup de talent.
Mais...

JULIE.

Tandis que j'étais occupée à l'écrire,
Ta pièce tour-à-tour m'a fait pleurer et rire.
Viens, ce monsieur Rollin, ce bon père, c'est to
Vous nous le sommes dit, d'abord, ma sœur et i

L'AUTEUR.

Les enfants, ce discours sied bien dans votre bo
Comme il est sincère, il me plaît et me touch
Si, je suis un bon père, et qui vous aime bien
Votre cœur, je le vois, a deviné l[illegible]

J'ai voulu vous léguer cet ouvrage, et j'espère
Qu'il vous rappellera quelquefois votre père.

JULIE.

Tu vas me faire encor pleurer.

L'AUTEUR.

Non, mon enfant.
La pièce est un peu triste.

JULIE.

Elle l'est un instant;
Mais, n'as-tu pas aussi ton vieillard ridicule
Dont on doit s'amuser et rire sans scrupule?
Un pareil personnage est comique, je croi.

L'AUTEUR.

Eh! oui, si le public en jugeait comme toi.
Au moins n'aurai-je pas travaillé sans modèle;
Et que l'image soit ou plus ou moins fidèle,
L'original en France en est assez commun.

JULIE.

Je ne suis pas bien vieille, et j'en ai vu plus d'un.
Par exemple, monsieur...

L'AUTEUR.

Paix donc; qu'allez-vous c

JULIE.

Mais j'allais te citer...

L'AUTEUR.

Non, non, point de satire;
Point de méchanceté, mon enfant, s'il vous plait.
Je tâche d'imiter, mais sans faire un portrait.

.... si l on peut! la chose est difficile.
i quelqu'un.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, UN INCONNU.

L'INCONNU.

C'est bien ici le domicile
onsieur Damis ?

L'AUTEUR.

Oui.

JULIE.

Quand il sera parti,
endrai.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

L'INCONNU.

Bonjour, mon ami.
Je fais finir une dame?

L'AUTEUR.

Eh! mais non. C'est ma fille.

L'INCONNU.

Ah! charmante... mon cher, vous êtes en famille,
A ce que je puis voir?

L'AUTEUR.

Oui; j'ai plusieurs enfants.

L'INCONNU.

Le bonheur de la vie!... Oh! ça, depuis vingt ans,
Oui, vingt ans tout au moins, si j'ai bonne mémoire,
Nous ne nous sommes vus; cela se peut-il croire?
Des amis comme nous! vous savez bien mon nom?
Vous vous rappelez bien...?

L'AUTEUR, à part.

Je n'ose dire non.

L'INCONNU.

A l'esprit naturel je joins quelque lecture;
J'ai toujours eu du goût pour la littérature.
Vous allez obtenir, dit-on, un beau succès?
Vous nous donnez demain une pièce aux Français.

L'AUTEUR.

Eh! mais, la chose encor n'est pas bien décidée.

L'INCONNU.

Elle réussira; car je l'ai dans l'idée.
Moi j'aime les auteurs!... J'ai compté, s'il vous plaît

L'INCONNU.

Ah! combien il me tar
D'aller vous admirer! J'aurai bien du plaisi
Je ne suis pas ingrat, et je sais applaudir.

L'AUTEUR.

Mais, encore une fois, j'ai des craintes, j'h

L'INCONNU.

Vous l'avez corrigée, en trois actes réduite,
Car elle était en cinq autrefois.

L'AUTEUR.

Il est vrai.

L'INCONNU.

On donne aux boulevarts un ouvrage assez gai
ur un sujet pareil: *le Ci-devant Jeune Homme*:
a y rit.

L'AUTEUR.

Je le crois; car le titre est plaisant,
teur vraiment comique, et l'ouvr

Parviendrais-je d'ailleurs à me tromper moi-même?
Quel plaisir me ferait un succès acheté?
C'est mentir enfin, c'est manquer de probité;
Oui, monsieur, et je veux, sans tant de prévoyance,
Réussir ou tomber, toujours en conscience.
J'ai beau voir en cent lieux le mensonge en honneur;
A ma vieille franchise il fait toujours horreur.

L'INCONNU.

Eh bien! vous avez tort; souffrez que je vous gronde;
Il faut agir enfin comme agit tout le monde.

L'AUTEUR.

Oh! tout le monde! non.

L'INCONNU.

Ma foi! c'est à-peu-près.
Pour une pièce on fait comme pour un procès.
On y donne des soins, on court, on sollicite.

L'AUTEUR.

Je suis trop paresseux.

L'INCONNU.

Avez-vous fait visite
A nos censeurs fameux, surtout au grand journal?
Envoyer un cadeau ne serait pas trop mal;
Eux seuls font des auteurs les revers ou la gloire;
Votre existence enfin sort de leur écritoire.

L'AUTEUR.

L'existence d'un jour ou d'un mois tout au plus:
C'est le temps seul qui rend des arrêts absolus.
Je ne refuse pas une sage critique,

, si vous devez par
... de l'evenement vous êtes encor maître,
Ne vous hasardez pas: car, à ce que j'entens
Votre pièce ni vous n'êtes de votre temps.

L'AUTEUR.

Eh bien! je vous devrai d'être tout-à-fait sage
Déja j'inclinais fort à retirer l'ouvrage;
Mais à présent c'est fait, j'y suis déterminé.
Je vais écrire un mot...

SCÈNE V.

LES MÊMES, M. BAPTISTE aîné.

L'INCONNU.

Le cher Baptiste aîné!

L'AUTEUR, à M. Baptiste.

Bonjour, de tout mon cœur.

M. BAPTISTE.

L'INCONNU.

Bon ! il va refuser.

(à M. Baptiste.)

Enchanté de vous voir !... beau talent !... qu'on estime !...

(à l'auteur, en lui montrant M. Baptiste.)

Oh ! c'est qu'il est aussi mon ami bien intime.

M. BAPTISTE, assez froidement.

Monsieur, assurément, vous me faites honneur.

L'INCONNU, à M. Baptiste.

Touchez-là, mon ami.

M. BAPTISTE, de même.

Votre humble serviteur.

L'INCONNU.

J'irai vous voir demain.

L'AUTEUR, à part à M. Baptiste.

Vous me direz peut-être
Quel est ce monsieur-là qui paraît vous connaître.

M. BAPTISTE, à part à l'auteur.

Il vient vous demander des billets?

L'AUTEUR, de même.

Justement.

M. BAPTISTE, de même.

Il vient m'importuner de même à tout moment.
Autant que je le peux, j'esquive la demande;
Mais si je sais son nom, je veux bien qu'on me pende.

L'AUTEUR, de même.

J'en sais autant que vous.

Retirer votre pièce! Qu'est-ce à dire

L'AUTEUR.

Oui, j'allais vous l'écrire:
On ne la jouera pas.

M. BAPTISTE.

Comment! quand tout
.a voit sur notre affiche!

L'INCONNU, à l'auteur.

Écoutez les avis
lue l'on va vous donner.

L'AUTEUR.

Quelque moyen qu'on
me faire changer je doute qu'on parvienne.

L'INCONNU, à part.

vois qu'il ne veut pas me donner de billets;
pièce ne vaut rien, et gare les sifflets!
(haut.)
ieu, mes chers amis: tout à votre service.

Il ....

SCÈNE IV.

M. BAPTISTE aîné, L'AUTEUR.

M. BAPTISTE.

Oh! çà, nous voilà seuls. Dites-moi, quel caprice,
Ou quel motif soudain peut vous déterminer?

L'AUTEUR.

Ce motif est, je crois, facile à deviner.
Dans le doute, abstiens-toi; c'est la leçon du sage;
Voici l'occasion de la mettre en usage.

M. BAPTISTE.

Bon!....

L'AUTEUR.

Je n'ai jamais eu, grace au ciel, le travers,
Et vous le savez bien, d'être épris de mes vers;
Mais ma frayeur redouble à l'instant de la crise;
Je crains la chute enfin, s'il faut que je le dise:
Ce mot seul épouvante.

M. BAPTISTE.

Il faut vous rassurer,
Et de l'évènement un peu mieux augurer.
Votre pièce a déja paru sur notre scène;
L'accueil qu'elle y reçut ne vous fit pas de peine.

L'AUTEUR.

Mais il ne me fit pas très-grand plaisir aussi.

M. BAPTISTE.

Auprès des connaisseurs l'ouvrage a réussi:

... bien froid.

M. BAPTISTE.

s serez plus content, je crois, d'une autre épr
ros corrections la pièce est presque neuve;
s l'avez resserrée en un cadre moins grand;
tion marche et n'a plus rien de languissant;
ut en est moral et le plan raisonnable;
ialogue vrai, naturel, convenable.
e intrigue n'est pas abondante en ressorts;
pour intéresser elle en a d'assez forts.
ıe l'on a surtout approuvé, c'est le style:
ıru correct, élégant et facile.
, quand vous aurez charmé les spectateurs,
êtes sûr encor de plaire à vos lecteurs.
ıeconde gloire est plus rare et meilleure,
on écrivain est le seul qui demeure.

L'AUTEUR.

es indulgent.

M. BAPTISTE.

Moi? non, en vérité;
lis ma pensée avec ...

Qui vit de flatterie et qui ment sans pudeur.
Après tant de valets dont la scène fourmille,
Vous avez augmenté leur nombreuse famille
D'un personnage neuf, heureusement choisi;
Son vice à son état est fort bien assorti;
Et dans ce valet-là je crois que plus d'un maître,
S'il y regardait bien, pourrait se reconnaître.

L'AUTEUR.

Oui; mais ils n'auront garde. Ainsi, vous espérez...?

M. BAPTISTE.

L'ouvrage a des défauts; vous les exagérez.
Moi, j'y vois des beautés, soit dit sans hyperbole...

L'AUTEUR.

Mais dans la pièce enfin vous qui jouez un rôle,
Me répondez-vous...?

M. BAPTISTE.

Ah!... je ne réponds de rien,
Sinon de vos acteurs, de leur zèle et du mien,
Des efforts que j'ai faits, de ceux que je vais faire;
J'ai le public, d'abord, et vous à satisfaire;
J'aime par-dessus tout à remplir mon devoir:
Toujours je m'en occupe, et de tout mon pouvoir.
Prenons un peu courage, espérons l'un et l'autre;
J'attache avec plaisir ma fortune à la vôtre.
La pièce encore un peu va vous inquiéter;
Venez, en l'attendant, l'entendre répéter.

L'AUTEUR.

Allons, je me résigne, et, d'une ame héroïque,

...ettre à cette épreuve-

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES.

MERVILLE, le vieux fat.
ROLLIN, ancien négociant retiré.
LINANT, jeune officier du génie.
LABROSSE, valet de chambre de Merville.
FRÉDÉRIC, laquais de Merville.
CONSTANCE, fille de Rollin.
SOPHIE, femme de chambre de Constance.

La scène est chez Rollin, dans une maison de campagne, près de Paris.

...UX VIEILL...

COMÉDIE.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

LINANT seul.

(Il regarde à sa montre.)

ix heures du matin: c'est l'heure ...
e saurait tard...

Que tous mes vœux sont purs, et mon but légitime,
Que lui-même, sachant le motif qui m'anime,
Devrait me pardonner... je suis près quelquefois
De lui tout avouer... je sens que je le dois;
Mais je crains qu'il ne m'ôte alors toute espérance.
N'importe... il faut parler... O ma chère Constance!
Si j'allais te causer, à toi, quelque chagrin!
Ah! plutôt!... oui, je veux... Voici monsieur Rollin!
Par où commencerai-je?... ah! je tremble à sa vue.

SCÈNE II.

ROLLIN, LINANT.

ROLLIN.

Bonjour, monsieur Durand.

LINANT.

Monsieur, je vous salue.

ROLLIN.

A notre rendez-vous vous étiez avant moi.
Bien.

LINANT.

De vous prévenir je me fais une loi.
C'est un devoir bien doux qu'à remplir je m'empresse.

ROLLIN.

N'allez pas, mon ami, m'accuser de paresse,
Si je vous ai laissé prendre l'avance ici.
J'aime qu'on soit exact, et je le suis aussi.

... je veux vous ci
... prends de plus en plus du goût pour ces
Quand on a de la vie essuyé les orages,
Heureux qui leur échappe, et peut finir
Par bâtir sa maison et soigner son jardin!
Sur le soir de la vie, il faut, libre et tranq ...
Goûter quelque repos, qu'on rend encore ...

LINANT.

Le repos bien acquis doit paraître plus doux,
Et personne ne l'a mieux acheté que vous.

ROLLIN.

Mais, oui. Lorsque je jette un coup-d'œil en a...
Je puis être content de ma longue carrière;
Je fus dans ma jeunesse actif, industrieux;
J'ai passé sagement des jours laborieux.
Occupé d'un commerce assez considérable,
Je ne dois qu'à moi seul une aisance honorable.
De l'ordre et du travail, mon cher ami, voilà
Comme on parvient; toujours rappellez-vous cela
Vous êtes jeune.

Mais, sur ce que je vois, j'augure bien de vous.

LINANT.

Pour moi, du fond du cœur je vous aime et respecte.

ROLLIN.

Vous entendez fort bien votre état d'architecte.
Silly, dont vous avez arrangé le château,
En vous cédant à moi, m'a fait un vrai cadeau:
Votre tête est sensée et mûre pour votre âge.

LINANT.

Ah! monsieur, quelquefois je ne suis pas trop sage.

ROLLIN.

Oui, le premier coup-d'œil pour vous m'a prévenu.

LINANT.

Peut-être, quand de vous je serai mieux connu,
Ne me verrez-vous plus d'un œil si favorable.

ROLLIN.

Pourquoi donc?

LINANT.

J'en serais vraiment inconsolable;
J'attache tant de prix, monsieur, à vos bontés!

ROLLIN.

Vous les aurez toujours, car vous les méritez;
Vous avez un goût sûr, et dont je m'accommode;
Je veux une maison moins belle que commode,
Propre pour ma famille et pour quelques amis.
Celle-ci, bien placée, et tout près de Paris,
A mes modestes vœux aisément peut suffire;
M'y faire une retraite est ce que je desire.

. . . ne connaissez pas mon bon ami Mer
Diriez-vous bien qu'il est du même âge que
Voilà bien cinquante ans, oui, tout au moins
Que nous nous connaissons; il n'en est pas pl
Et croit se rajeunir en oubliant son âge.
Léger dans sa conduite et dans ses sentiments,
D'un jeune homme il a tout, hormis les agrém
Rien ne lui plait au monde autant que sa perso
Il met un peu de rouge, au moins on l'en soup
Du reste, possédant mille talents divers,
Chantant, dansant, brodant, faisant de petits ve
Avec ses airs charmants dont il est idolâtre;
C'est un original bon à mettre au théâtre.

LINANT.

Il est trop ridicule.

ROLLIN.

Eh bien! on en rit

Souvent des i

Et j'ai vu bien des fois jouer la comédie
Par des gens qui venaient dans la société
Rapporter un jargon du théâtre emprunté,
Imitant gauchement les gestes, la méthode,
Et jusques aux défauts de l'acteur à la mode,
Bégayant comme lui des mots qu'il bégayait,
Tâchant de grasseyer, parce qu'il grasseyait,
D'un piquant petit-maître insipides émules,
Et d'un fort beau talent copistes ridicules.
Je voudrais, leur montrant un fat sur le retour,
Qu'on leur dît : Ce qu'il est, vous le serez un jour;
Et qu'un tableau bien vrai de sa folle vieillesse
Corrigeât en riant l'imprudente jeunesse.
Mais, bon Dieu! je deviens et prêcheur et bavard;
Vous me pardonnerez ces défauts d'un vieillard.
Tout en blâmant Merville, au fond, je suis fort aise
Qu'il soit venu chez moi, qu'il y reste, et s'y plaise :
Parfois je le plaisante, et ne l'aime pas moins.
Je vais, d'ailleurs, bientôt être occupé de soins
Qui mettront entre nous une étroite alliance.
Écoutez : vous avez gagné ma confiance,
Et je m'ouvre avec vous comme avec un ami.
Vous pourrez bientôt voir un mariage ici.

LINANT.

Lequel?

ROLLIN.

Je vous invite à la noce d'avance;
Il s'agit d'établir ma petite Constance,

ROLLIN.

Elle atteint dix-sept ans; si vous la co[illegible]ss
Vous sauriez, mon ami, comme elle est [illegible]
Elle a beaucoup d'esprit, un caractère aima
Elle tient de sa mère: en un mot, je ferai
Un vrai cadeau, je crois, quand je la donnera

LINANT.

Ah! je n'en doute pas; il suffit qu'on la voie....

ROLLIN.

N'est-ce pas? vous allez partager notre joie;
Nous la donnons à Charle, à mon premier comi
Il est avec ma femme à présent à Paris;
Mais ils vont revenir avant peu de la ville.
Or, Charle est justement un neveu de Merville,
Fort bon sujet, que j'ai chez moi depuis long-tem

LINANT.

n'est donc pas très-jeune?

ROLLIN.

Il a trente-[illegible]
me un peu [illegible]

ROLLIN.

Charle a l'esprit très-gai, vif, mais plein de raison;
A son oncle Merville il ne ressemble guère.

LINANT.

Vous voulez le bonheur d'une fille si chère;
Sait-elle vos projets? en est-elle d'accord?

ROLLIN.

D'où viendrait son refus? Charle lui convient fort.

LINANT.

Vous croyez? l'aime-t-elle?

ROLLIN.

Oui; depuis son enfance
Elle le voit, l'estime.... oh! çà, l'heure s'avance;
Allons aux ouvriers, il faut les suivre un peu.

LINANT, à part.

Comment pourrais-je encor hasarder un aveu?

ROLLIN.

Je vous expliquerai ce que je compte faire.

LINANT, à part.

Je n'ai plus qu'un parti: m'éloigner et me taire.

ROLLIN.

Que dites-vous?

LINANT.

Moi? rien.

ROLLIN.

Ah! Constance, c'

Bonjour, ma chère enfant, bonjour. Embrasse

CONSTANCE.

Bonjour, mon père.

ROLLIN.

Tiens, nous parlions de toi
De qui parlerait-on, sinon de ceux qu'on aime?
Je disais à monsieur qu'avant la fin du jour
Ta mère et Charle ici vont être de retour.
Cela te fait plaisir; n'est-il pas vrai, ma belle?

CONSTANCE.

C'en est un de revoir maman.

LINANT, saluant Constance.

Mademoiselle,
J'ai bien l'honneur...

CONSTANCE, saluant.

Monsieur

ROLLIN, à Linant.

Allons.

(à Constance.)

Et toi, ma chère,
A Charle tu feras un bon accueil, j'espère;
De ta mère et de moi tu sais quel est le vœu:
Nous ne voulons tous deux que ton bonheur. Adieu.

(à Linant.)

Venez, mon cher Linant.

SCÈNE IV.

CONSTANCE seule.

Que vient-il de me dire?
Je l'entendais à peine... à peine je respire...
Envers mes bons parents je sens que j'ai des torts...
Et pour dissimuler je fais de vains efforts...
Lorsque Linant paraît, mon embarras redouble...
Je sens que je rougis, que chaque mot me trouble...
Ciel!... il revient... sortons.

SCÈNE V.

CONSTANCE, LINANT.

LINANT.

Je me suis échappé,

LINANT.

C

D'un moment de bonheur voulez-vous me p

CONSTANCE.

Mon père vous attend; allez le retrouver.

LINANT.

Non, vous dis-je; et je puis...

CONSTANCE.

Ah! je suis au su

D'un coupable détour vous me rendez complic

Si l'on savait qu'ici vous êtes déguisé,

Vous couvrant d'un faux nom, d'un état suppo

LINANT.

On ne le saura pas, si vous voulez le taire.

CONSTANCE.

Moi, qui pour mes parents n'eus jamais de myst

LINANT.

Allons. *e*

CONSTANCE.

Moi ? le croyez-vous ?

LINANT.

Hélas!

Que sais-je ?

CONSTANCE.

Deviez-vous employer cette ruse ?

LINANT.

Mais je n'ai pu vous dire encor, pour mon excuse,
A ce déguisement quels motifs m'ont conduit.
Depuis huit jours qu'ici je me suis introduit,
Je ne puis ni vous voir ni vous parler qu'à peine.

CONSTANCE.

Je tremble à tout moment que l'on ne nous surprenne.

LINANT.

J'ai fait agir d'abord près de monsieur Rollin
Un ami qui, pour moi, demanda votre main;
Ses propositions ne furent point reçues;
On me trouvait trop jeune; on avait d'autres vues;
Votre père, en un mot, refusa de me voir.
Je ne pus me résoudre à perdre tout espoir;
Je sus qu'il s'occupait de jardins, d'édifices;
J'entrepris de lui faire accepter mes services,
Mais sans qu'il me connût; je trouvai le moyen
D'être, sous un faux nom, recommandé très-bien,
En qualité d'artiste et d'habile architecte;
Mon arrivée ici ne lui fut point suspecte;
Lui plaire, le servir, est l'objet de mes soins;

- ...-elle ici ! je sens que je voudr
Dans son cœur indulgent verser tous mes se
Obtenir mon pardon...

LINANT.

Je suis le seul coupal
Mais vous, de m'oublier seriez-vous bien cap
Et consentiriez-vous ...?

CONSTANCE.

Moi ? je n'ai rien prot
A peine encor m'a-t-on demandé mon avis.
Mais que vous servira que mon cœur vous prél

LINANT.

Je voulais m'éloigner ; mais je resté, et j'espère
Si vous m'aimez toujours, le moment peut s'offi
D'instruire vos parents et de les attendrir.
Avant que de m'ôter mon amour et Constance,
Otez-moi, leur dirai-je, ôtez-moi l'exi-
Aspirant à -

CONSTANCE.

Aux ordres de mon père il faut qu'on se soumette;
Rarement il renonce aux choses qu'il projette.

LINANT.

Cessez de m'affliger.

CONSTANCE.

Allons; cet entretien,
Il le faut avouer, m'a fait un peu de bien.
Je n'ose encor pourtant concevoir d'espérance.

LINANT.

Tâchons donc de nous voir moins rarement, Constance;
Et pour nous concerter...

CONSTANCE.

O ciel! j'entends quelqu'un.
Adieu.

(Elle s'enfuit.)

LINANT.

Que faites-vous?

SCÈNE VI.

LINANT seul.

Le maudit importun!
Est-ce Merville? non; c'est son valet de chambre,
Mons Labrosse, un faquin tout plein de musc et d'ambre;
Il imite son maître, et croit se rajeunir.

LABROSSE, à part, en entra

Sophie en ce salon m'a promis de venir;
Je ne l'aperçois pas.

(haut, à Linant.)

Hé, c'est le jeune artis
Enchanté de vous voir. Vous êtes sur la list
Des hommes que j'estime et que j'aime le p

LINANT.

C'est très-heureux pour moi.

LABROSSE.

Vrai; comptez
Les talents!... j'en suis fou. Mais donnez-moi,
Des nouvelles du monde, et de ce qui s'y pass
Ici, depuis un mois, tristement séquestré,
Je me crois mort, d'honneur; je me crois ent
Avons-nous des beautés qui fassent parler d'el
Paraît-il des romans et des pièces nouvelles?
J'ai pour le mélodrame un goût particulier.
Voulez-vous une prise?....

C'est celui de monsieur; moi, je n'en prends pas d'autr

LINANT.

Je vous suis obligé; je n'en ai jamais pris.
Vous desirez savoir ce qu'on fait à Paris?
Des nouvelles du jour je ne puis vous instruire;
Jardins et bâtiments à tracer, à construire,
Voilà ce qui m'occupe à présent tout entier.

LABROSSE.

C'est très-bien. J'aime fort qu'on soit à son métier.

LINANT.

Allez faire le vôtre, en ce cas. Je vous laisse.
Adieu, mon cher.

SCÈNE VIII.

LABROSSE seul.

J'attends que ma belle paraisse.
Monsieur repose encore, et nous avons du temps.
On peut à ses amours donner quelques instants.
Sophie est bien, ma foi! maintien sage, air modeste!
Je ne lui déplais pas: c'est tout simple. Du reste,
Rien n'est grave, ennuyeux comme cette maison.
Il faut à la campagne, au moins pour la saison,
Former à petit bruit des liaisons nouvelles,
Afin de mieux jouir des beautés naturelles.
Je puis me faire ici, suivant mon pronostic,
Des loisirs assez doux. Mais que veux Frédéric?

FRÉDÉRIC.

Bonjour, monsieur Labrosse.

LABROSSE.

Ici, que viens-tu fa
Mon garçon?

FRÉDÉRIC.

Vous voyez; j'apporte à l'ordinaire
Les journaux d'hier au soir qui n'ont pas été lus,
Dont on n'a même encor pas défait le dessus;
Car c'est là votre charge et puis d'en rendre compte

LABROSSE, les lui rendant.

Lis-les, si tu veux; vois ce que chacun raconte;
Et puis tu m'en feras ton rapport.

FRÉDÉRIC, défaisant une enveloppe.

Oui; voyons...

LABROSSE.

J'ai maintenant ici des ...

N'est-il pas vrai ?

FRÉDÉRIC.

Très-bien, monsieur Labrosse.

LABROSSE.

Va,
Mon cher.

FRÉDÉRIC, allant pour sortir, et revenant.

Écoutez donc; à propos de cela,
Je voudrais bien de vous apprendre quelque chose...

LABROSSE.

Quoi donc ?...

FRÉDÉRIC.

C'est que je crains...

LABROSSE.

Ma présence t'impos
Remets-toi, Frédéric; parle-moi librement.

FRÉDÉRIC.

Vous le permettez ?

LABROSSE.

Oui.

FRÉDÉRIC.

Dites-moi donc comment
Vous avez de monsieur la faveur exclusive ?...

LABROSSE.

Ah ! cela te surprend ! ta remarque est naïve.

FRÉDÉRIC.

Vous le servez fort mal, il vous préfère à nous,
Il souffre vos défauts, et vous les passe tous;

LABROSSE.

prétends trop, mon cher; il faut apprendre à
e rendant aimable, on se rend nécessaire;
t un talent...! tu peux l'acquérir quelque jour.
mence, en attendant, par me faire la cour.

FRÉDÉRIC.

us, monsieur Labrosse?

LABROSSE.

Oui, sans doute; à moi-m
te formerai; car, dans le fond, je t'aime.
is Sophie... Allons; va donc où je t'ai dit.

FRÉDÉRIC.

(en s'en allant.)

is. — Je parviendrai quelque beau jour... suffit

dans l'appartement de Merville, sur un des côtés du thé

SCÈNE X.

HIE, apportant du chocolat; LABROSS

LABROSSE.

Fait-on ce que l'on veut?... voici le chocolat
Que pour le déjeûner de monsieur votre maître
Vous avez demandé.

LABROSSE.

C'est vous-même, peut-être,
Qui l'avez préparé?... Je le crois excellent,
Si cette belle main...

SOPHIE.

Vous êtes trop galant.
Oui, c'est moi qui l'ai fait.

LABROSSE.

Je vous rends mille graces.
Maintenant, s'il vous plaît, apportez-nous deux tasses,
Et venez vous asseoir.

SOPHIE.

Deux tasses!... et pourquoi?

LABROSSE.

L'une sera pour vous; l'autre sera pour moi.

SOPHIE.

Je ne vous comprends pas.

LABROSSE.

C'est que, si bon vous semble,
Ce chocolat parfait, nous l'allons prendre ensemble.

SOPHIE.

Vous l'avez demandé pour monsieur?

LABROSSE.

Mon dieu! non.
Monsieur n'en prend jamais; il ne l'aime pas.

SOPHIE.

Bon!

LABROSSE.

l'honneur.

SOPHIE.

C'est donc pour vous que vous l'avez fait faire?

LABROSSE.

our vous-même, Sophie. Heureux, s'il peut vous plaire,
l'avoir à vous offrir un petit déjeûner
ans façon... et pas cher!... Rien ne doit vous gêner.
cceptez; rendez-vous, ma reine, à mes prières.

SOPHIE.

avez-vous que voilà les plus belles manières?

(Ils se mettent à prendre le chocolat.)

'admire cette aisance et ce ton...

LABROSSE.

Ah! vraiment ...!

Et ces premiers moments veulent mon ministère.
Il y faut des façons; il y faut des apprêts;
Et ce sont, entre nous, des secrets... très-secrets.

SOPHIE.

Je trouve qu'il ressemble à ces vieilles coquettes
Qui se font remarquer par leurs folles toilettes.

LABROSSE.

Aussitôt qu'il s'éveille, il me sonne. J'y vas
Quelquefois; quelquefois aussi je n'y vas pas,
Selon qu'il me convient.

SOPHIE.

Mais c'est assez commode.

LABROSSE.

Pourquoi donc se gêner?... ce n'est pas ma méthode.
Quant à monsieur, j'en fais assez ce que je veux.
Je suis son confident; il me conte ses feux,
Et ses chagrins d'amour, ses desirs et ses craintes,
Et ses petits complots, et ses petites plaintes;
Car tout cela l'occupe encor comme à vingt ans.

SOPHIE.

Le pauvre homme! il devrait avoir, depuis long-temps,
Oublié tout-à-fait cet amoureux langage;
Car, malgré tous ses soins pour déguiser son âge,
Il me semble qu'il est bien vieux.

LABROSSE.

Mettez encor
Qu'il fut jeune, et très-jeune, et s'en ressent bien fort.

SOPHIE.

J'entends. Je m'en doutais assez aux apparences.

is comment faites-vous pour que vos flatterie
lui paraissent pas souvent des menteries ?
os discours trompeurs peut-il ajouter foi ?

LABROSSE.

ı amour-propre encor le trompe plus que moi
ɣez-vous ? lui complaire et le louer en face,
ıt là tout le travail où se réduit ma place;
ı connais les devoirs; aussi je les remplis;
ɐ m'en trouve bien; j'en juge à mes profits.
ɣez-moi, ma très-belle, et faites-en de même.
érité déplaît : flattez pour qu'on vous aime.

SOPHIE.

ılier caractère au moins que celui-là.

LABROSSE.

ɐ n'ai pas toujours été comme cela;
ı qu'on ne sert point, on est ce qu'on veut être
n est ce qu'on peut, quand on a pris un maît
ːur veut quelque chose; irai-je contester ?
! non; je suis bien, et je veux y rester.

Je trouve, sans avoir trop de présomption,
Que ma place n'est point une condition.
Je suis près de monsieur façon de secrétaire,
Son complaisant en titre, et flatteur ordinaire;
L'espèce en est commune, et chaque jour j'en voi
Qui sont, sous de grands noms, du même état que m

SOPHIE.

Ah! vous avez raison.

LABROSSE.

Il faut que je vous dise
Que d'un nouvel amour le cher patron s'avise.

SOPHIE.

Allons, vous plaisantez.

LABROSSE.

Voulez-vous, en secret,
De nos feux d'aujourd'hui savoir quel est l'objet?

SOPHIE.

Oui. C'est...?

LABROSSE.

Je gagerais presque mon existence
Que monsieur, à présent, songe à plaire à Constanc

(On entend sonner.)

SOPHIE.

Prenez garde; on vous sonne, et je l'entends fort bi

LABROSSE.

Je l'entends bien aussi; mais cela ne fait rien.

SOPHIE, se levant.

Comment! vous n'allez pas...?

ras beaucoup, il est vrai. Qui flatte bien, sert
C'est la règle.

(Toujours assis, et prenant la main de Sophi

Pour vous, mon amour sans éga
Espère un prompt retour; il faut que je l'obtie

(On entend encore sonner.)

SOPHIE.

On sonne encore; adieu, je tremble qu'on ne vi
Je me sauve, et j'emporte exprès le déjeûner.

(Elle sort.)

LABROSSE, se levant et tirant sa montre.

Restez-donc; j'ai du temps encore à vous donner

SCÈNE XI.

LABROSSE seul.

Cette Sophie, autant que je m'y puis connaître,
st encor bien novice... allons lever mon maître;
e suis libre, et n'ai rien qui me retienne ici
est juste à présent ...

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LABROSSE, sortant de l'appartement de Merville, et apportant un nécessaire de toilette, qu'il pose sur une table.

Monsieur, dans ce salon, veut finir sa toilette;
C'est là sa fantaisie; il faut qu'on s'y soumette.
Un parfait courtisan doit n'avoir point d'humeur;
J'ai lu, je crois, qu'un prince ajoutait: ni d'honneur...
Je ne suis courtisan qu'à moitié, je l'espère....

MERVILLE, en dehors.

Hé! Labrosse!....

LABROSSE.

Il m'appelle à présent; pourquoi faire?

MERVILLE, toujours en dehors.

Labrosse!

LABROSSE.

J'y vais... là!... quel caprice le tient?
Il ne sait ce qu'il veut... bon! le voilà qui vient!...

, s appuyant sur FRÉDÉRIC; L

MERVILLE, entrant.

Tout est-il prêt?... ici nous serons à mervei
Voir des objets riants me plaît, quand je m'é
Cette autre chambre est triste, et le meuble
L'aspect de celle-ci m'égaie...

LABROSSE.

Elle est bien mie

MERVILLE:

Moi, j'ai toujours aimé la nature champêtre;
Je la trouve admirable à voir par la fenêtre;
Ces arbres, ce lointain, ce paysage-là
Est beau, frais comme ceux qu'on voit à l'Opér
C'est charmant, la campagne! ah!...

(Il bâille.)

LABROSSE, bâillant à demi, et se retenan

LABROSSE.

Je recevais une aimable visite.

MERVILLE.

Une femme?

LABROSSE.

Oui, monsieur.

MERVILLE.

Je vous en félicite.

LABROSSE.

Monsieur se moque...

MERVILLE.

Non: je vous fais compliment.
Elle était là... pour vous?

LABROSSE.

Pour moi? non, sûrement:
Vous seul étiez l'objet du message.

MERVILLE.

Un message!
De qui?

LABROSSE.

Monsieur le sait tout comme moi, je gage.

MERVILLE.

S'il n'est pas de Constance, il m'est indifférent.

LABROSSE.

De Constance?

MERVILLE.

Sans doute.

LABROSSE.

Il en vient, justement.

ait tout si[illegible], en courrière discrète,
[illegible]nent, sitôt que le jour luit,
ormer si m[illegible]ieur a bien passé la nuit.
on me laissait voir, d'une façon très-claire...

MERVILLE.

toilette, enfin, vous plaît-il de la faire?

LABROSSE.

vous voudrez, monsieur.

MERVILLE.

Donnez-moi mon habit.

l se met devant une glace pour passer son habit.)

'eux tout battus... ce miroir-là jaunit...
es aujourd'hui sont vraiment odieuses...
it plus du tout les faire avantageuses
utrefois.... c'était un plaisir de s'y voir!...

LABROSSE.

rts parmi nous ne font plus que décheoir.

MERVILLE.

as, s'il vous plaît... nous avons le théâtre...
e danseuse, hein?... j'en suis idolâ[illegible]

Labrosse, sais-tu bien qu'à Paris on s'étonne
De voir qu'à la campagne ainsi je m'emprisonne!
J'y suis depuis un mois... madame de Sergi...

LABROSSE.

Cousine de Constance?

MERVILLE.

Oui... m'attirait ici...
J'y vins pour elle... Hélas! pour une autre j'y reste.

LABROSSE.

Vous ne dites pas tout... vous m'entendez de reste...
La dame avait pour vous des bontés...

MERVILLE.

Tôt ou tard
Cela fût arrivé, sans son brusque départ...
Mais ne trouves-tu pas le temps frais, l'air humide?

LABROSSE.

Humide? non.

MERVILLE.

Si fait. La saison est perfide.

LABROSSE.

Oh! très-malsaine.

MERVILLE.

Au point que j'ai cru ressentir...

LABROSSE.

Quoi donc?

MERVILLE.

Ma sciatique. A ne te point mentir,
J'ai craint, ces jours derniers, d'en avoir une atteinte...

LABROSSE.

douleurs-là toujours sont signes de santé.

FRÉDÉRIC.

nsieur permettait, j'aurais bien à lui dire...

MERVILLE.

rédéric?... quoi donc?

FRÉDÉRIC.

C'est que je viens de lire
s journaux...

LABROSSE, bas à Frédéric.

Tu veux faire ici le docteur!...

FRÉDÉRIC.

e important et bien bon pour monsieur.

MERVILLE.

.. que disent-ils, les journaux?

LABROSSE.

Rien qui vaille

FRÉDÉRIC.

Ah! rien! et moi, j'ai [illegible]

MERVILLE.

Labrosse, je le vois; vous avez négligé
Votre devoir; il faut vous en faire un reproche.

LABROSSE.

Mais non, monsieur.

MERVILLE, à Frédéric.

As-tu ce journal?

FRÉDÉRIC.

Dans ma po

J'ai marqué l'endroit.

MERVILLE.

Lis, mon pauvre Frédéric,
Ton article important. Lis.

FRÉDÉRIC, lisant.

AVIS AU PUBLIC.

Les Délices d'Hébé...

LABROSSE.

Qu'est-ce?

FRÉDÉRIC.

Ou l'Eau de Jou

« Qu'il faut recommander à ceux dont l'âge avance
« Ce puissant élixir rend le teint jeune et frais. »

MERVILLE.

Quel galimatias est-ce que tu nous fais?

FRÉDÉRIC.

Mais je crois qu'à monsieur cela peut être utile.
Quand on n'est plus très-jeune, et qu'on veut...

MERVILLE, à Frédéric.

Paix ! cesse tes sots discours.

FRÉDÉRIC.

Moi, je parle à monsieur en serviteur fidèle;
Je dis la vérité pour lui prouver mon zèle.

MERVILLE.

ncore !

LABROSSE.

Avec ton zèle aie un coup-d'œil moins fa
(à demi-voix.)
n'est pas ton emploi de lire les journaux.

MERVILLE, à Frédéric.

t'en !

LABROSSE.

Monsieur veut-il qu'à l'instant je le chass

MERVILLE.

mériterait; mais, pour cette fois, ...

SCÈNE III.

MERVILLE, LABROSSE.

MERVILLE.

En vérité, souvent sa bêtise m'excède.
Il s'en vient me parler d'élixir, de remède !
Il m'a fait mal, vraiment.

LABROSSE.

Il ne sait ce qu'il dit.

MERVILLE.

De grands projets, Labrosse, occupent mon es
Cette cousine avait pour moi quelque tendress
Aussi, pour la gagner, j'avais joué d'adresse.
Éveiller l'amour-propre, armer la vanité,
Mettre en jeu les ressorts de la rivalité,
Opposer l'une à l'autre, est l'art d'avoir les bell
C'est un profit pour nous quand la guerre est e
Elles en font les frais, nous en avons les fruits.

LABROSSE.

Quelle tête !... avec vous je ne sais où j'en suis;
Ce que vous dites là, c'est de la politique,
Et de la plus profonde, et qui partout s'appliqu

MERVILLE.

Sur les femmes, d'ailleurs, l'exemple est tout-p
Dès que l'une a tombé, l'autre marche en gliss
La cousine m'ayant d'abord fait résistance,

LABROSSE.

Et quoi donc?

MERVILLE.

Le dirai-j

A cette femme-là j'ai voulu tendre un piége,
Et je crains d'y tomber.... j'y tombe.... je le sens

LABROSSE.

Vous, monsieur?

MERVILLE.

Oui, moi-même: en un mot, je me
J'en perds la tête.... c'est une chose étonnante....
Cela prend trop sur moi... j'ai l'ame trop aimante...
Mon cher, à ma santé sais-tu que cela nuit?
ais-tu que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit?

LABROSSE.

h! Dieu...! ménagez-vous.

MERVILLE.

Pendant mon insomnie
fait de petits vers....

LABR

Le sujet m'a souri.... j'ai fait un madrigal....
Une invitation aux dames pour la fête....
Écoute.

LABROSSE.

Ah! volontiers. A jouir je m'apprête

MERVILLE.

« Venez au bal; quand vous dansez,
« Sur vos pas le plaisir s'élance;
« Et, tandis que vous balancez,
« Il n'est point de cœur qui balance. »

LABROSSE.

Délicieux...

MERVILLE.

« Venez au bal; quand vous dansez,

LABROSSE.

« Sur vos pas le plaisir s'élance.

MERVILLE.

« Et, tandis que vous balancez,

LABROSSE.

« Il n'est point de cœur qui balance. »

MERVILLE.

Le trait... te paraît-il....?

LABROSSE.

Charmant!
Comme le calembour s'y mêle au sentiment!

MERVILLE.

Je compte bien aussi figurer à la danse.

LABROSSE.

Ah! je le crois.

…, pour vous voir, soin de bien me … me glisse
C'est que, sans vous flatter, je ne connais p…
Qui danse comme vous...

MERVILLE.

Oui, quand je m'al…
J'ai du feu...! mais la walse est mon goût favor…
J'aime sur-tout cet air... tiens, n'est-il pas joli…
(Il se met à chanter un air de walse d'une voix un p…
met aussi à danser en tournant, et finit par un …
est près de tomber ; Labrosse le soutient.)

LABROSSE.

Vous le chantez fort bien.

MERVILLE.

Je cherche à me distra…
Mais je crains quelque obstacle à mes amours con…
lon ! lequel ?

LABROSSE.

MERVILLE.

A Rollin je ne veux pas encor…
nfier mes projets ; car je croi…
aut fai…

MERVILLE.

L'amour veut du mystère, et fuit l'air solenn
Sans m'appuyer du tout du pouvoir paternel
Je veux plaire, obtenir Constance d'elle-mêm

LABROSSE.

Vous n'aurez pas de peine, et déja l'on vous a

MERVILLE.

Tu me flattes!... allons.

LABROSSE.

Moi! la sincérité
Est mon fort.

MERVILLE.

C'est très-bien, toujours la vér
Comme tu me la dis. Tiens, tu peux, sans ri
Me faire voir qu'ici j'ai des rivaux à craindre

LABROSSE.

Vous, monsieur!... des rivaux!

MERVILLE.

Qui sont fort
Comment donc!... j'aurai peine à l'emporter
Sais-tu qu'ils me font peur? D'abord, mon n
Au ton affectueux dont Rollin nous en parle
Dans le bien qu'il en dit j'entrevois un dess
Peut-être de sa fille il lui garde la main.

LABROSSE.

Mais Charle auprès de vous ne peut songer à
Je le dis... vous voyez comme je suis sincère

Lui-même... il rend des soins... c'est un pe
Mais, moi, j'ai réfléchi sur ce que je dois f
Je sais un bon moyen de le congédier!
Dans quelque autre maison je le fais emplo
Qu'il s'en aille, en un mot, et je lui suis uti

LABROSSE.

Que vous l'entendez bien! quelle conduite l
Mais vous avez un tort.

MERVILLE.

Un tort!... moi!

LABROSSE.

Sûre
Vous vous tourmentez là bien inutilement:
Il faut que je vous gronde; oui, soyez moins n
Regardez-vous: quel air! quel maintien jeune
Et des yeux! ah! quels yeux!... soyez donc en

MERVILLE.

SCÈNE IV.

MERVILLE, LINANT.

MERVILLE.

Monsieur Durand, d
Deux mots.

LINANT.

Pardon, monsieur. Je vais sur la t
Donner l'œil aux travaux...

MERVILLE.

Dans l'instant j'au
Vous m'avez inspiré, mon cher, de l'intérêt.
Moi, partout où je vois le talent, je l'honore.
J'ai consacré ma vie aux arts; je les adore.

LINANT.

Comment! êtes-vous peintre, architecte, ou s

MERVILLE.

Non, mon cher, mais je suis en tout genre an
J'ai souvent dans sa marche éclairé le génie.

LINANT.

Oui?

MERVILLE.

Méhul vous dira si j'entends l'harmonie
Et notre ami Gardel, qui ne s'en vante pas,
De ses plus beaux ballets me doit les meilleu
Pour revenir à vous, j'ai vu de vos ouvrages.

Monsieur, je prend
De suivre vos avis; vous raisonnez en maître.

MERVILLE.

Je pourrai vous guider, et vous servir, peut-é
Aux jeunes gens ainsi j'aime à tendre la main;
J'aime à leur aplanir un pénible chemin.
Mais qu'est-ce que je vois?... venez, que je vous

LINANT.

Qu'est-ce donc?

MERVILLE.

A parler l'amitié m'autorise.

LINANT.

'e suis reconnaissant....

MERVILLE.

Vous ne m'en voudrez pas?

LINANT.

tout.

MERVILLE.

De votre habit le collet est trop bas.

LINANT.

Voyez les miens... j'ai cru vous devoir cet avi
Après cela, prenez le parti convenable.

LINANT.

Voilà ce qui s'appelle un avis raisonnable.
Je me rends : je suivrai la mode et votre goût.

MERVILLE.

Vous ne ferez pas mal, et dans votre art sur-t
Vous avez la manière assez pure, et correcte.

LINANT.

Eh! mais, en vérité, je suis moins architecte
Que vous ne le croyez...

MERVILLE.

Vous l'êtes, j'en suis
Et vous n'êtes point fait pour demeurer obsc
Chez mon ami Rollin les travaux que vous fa
Ne montreront jamais au public qui vous êt
Dans des plans très-étroits je vous vois resser

LINANT.

Si je pouvais ici réussir à mon gré,
Je serais trop heureux : c'est ma plus chère e

MERVILLE.

Soit. Mais il faut vouloir s'avancer dans la vie
Songez-y bien. Je puis vous trouver de l'emp
Chez un de mes amis, connaisseur comme m
Fort riche, libéral, qui maintenant s'occupe
D'embellir son hôtel; comme il fut souvent d
Il veut quelqu'un de sûr : c'est une occasion
D'agrément, de profit, de réputation...

pour vous, que vous sortiez d'ici

LINANT.

Je desire... pour moi, d'y rester; et j'y reste.

MERVILLE.

Vous ne m'entendez pas. Ce que l'on me cont
Est toujours justement ce que je veux le plus;
Et vous me fâcherez par de plus longs refus.

LINANT.

Je n'ai pas le dessein de vous fâcher, sans dout
Mais que ne m'offrez-vous un projet que je g
Ici tout me retient; et je n'en sortirai...

MERVILLE.

Vous ne m'entendez pas. Je vous y forcerai.

LINANT.

Vous! et comment?

MERVILLE.

Comment? Mais à ne vous rie
Je crois que vous craindrez un peu de me déplair

LINANT.

'en aurais du regret; mais je ne le crains

LINANT.

J'exécute, monsieur, les ordres qu'on me donne,
Quand ils viennent de gens ayant droit d'en donner.

MERVILLE.

L'impatience enfin commence à me gagner...

LINANT.

Quel motif avez-vous?

MERVILLE.

N'importe; je l'exige.

Ainsi....

LINANT,

N'exigez rien.

MERVILLE.

Cela sera, vous dis-je,
Vous avez des projets que je crois entrevoir...

LINANT.

Je ne vous comprends pas, et ne puis concevoir....

MERVILLE.

Votre présence ici me gêne; il faut vous rendre,
Ou vous résoudre...

LINANT.

A quoi?

MERVILLE.

Je m'en vais vous l'apprendr
Suivez-moi.

LINANT.

Comment donc?... c'est un cartel, je croi!
Quoi? vous voulez vous battre?

Et pourquoi pas?

MERVILLE.

LINANT.

Monsieur, sans faire de l
J'ai toujours su répondre à pareille incarta
J'y suis embarrassé pour la première fois.
En honneur, contre vous je ne peux, ni ne

Et par quelle raison?

MERVILLE.

LINANT.

Faut-il que je le dise?

Parlez.

MERVILLE.

LINANT.

Dispensez-moi d'un excès de franchise.
Je vous dois le respect.

MERVILLE.

Enfin, expliquez-vous

Vous avez un neveu, des fils, des petits-fils,
Peut-être; chargez-les de porter vos défis.

MERVILLE.

Qu'est-ce à dire?

LINANT.

Contre eux je saurai me défen
Mais, contre vous !...

MERVILLE.

Morbleu!

LINANT.

Ne faisons point d
Vous m'avez entendu.

MERVILLE.

C'en est trop. Sans retar

LINANT.

Vous faites le jeune homme, et je fais le vieilla

SCÈNE V.

MERVILLE, ROLLIN, LINA

ROLLIN.

C'est vous, messieurs? ma fille ici n'est point v
Depuis quelques instants?

MERVILLE.

Nous ne l'avons poi

ROLLIN.

Je l'ai fait demander.

(à Linant.)

Je vous croyais là-bas,

ouvriers.

LINANT.

Monsieur a retenu mes pas,

me je m'y rendais; mais j'y cours au plus vite.

ROLLIN.

, mon ami.

LINANT, à Merville.

Monsieur permet que je le quitte?

MERVILLE.

avez entendu ma proposition;

us donne le temps de la réflexion;

nous nous reverrons; songez à la réponse.

LINANT.

era la même; ici je vous l'annonce.

ROLLIN.

Sur quoi donc?

MERVILLE.

Sur une bagatelle.
On a bien de la peine à le persuader,
Ce petit architecte; il ne veut pas céder.

ROLLIN.

Bon! de quoi s'agit-il?

MERVILLE.

Mais... de cette fontaine
Qu'il va faire construire au bout de ton domaine,
Au bord du grand chemin. J'ai critiqué son plan.

ROLLIN.

Et qu'a-t-il donc?

MERVILLE.

Il est trop simple, conviens-en.
Je voudrais élever, si tu me laissais faire,
Un joli monument, point extraordinaire,
Mais qu'on pourrait orner; avec un peu de soin,
Avec de la dépense...

ROLLIN.

Il n'en est pas besoin.
J'ai chez moi cette source; eh bien! je me ménage
Le plaisir de verser son onde au voisinage.
Passans et voyageurs, peut-être, en y puisant,
Béniront quelquefois l'auteur de ce présent.
Voilà ce que je veux; mon but est d'être utile,
Non pas de m'afficher par un luxe stérile.

MÉRVILLE.

t de l'apparence... en tout; il faut songer...

ROLLIN.

que j'aille par toi me laisser diriger;
oudras imiter ces fontaines connues,
on ne ménageait ni marbres, ni statues,
es, ornements, vases, tout en est beau;
u qu'il n'y manquait bien souvent que de l'eau.
ement superflu n'est jamais convenable,
Durand qui le dit; il est fort raisonnable,
utôt que le tien j'en croirai son avis.
ines avec nous?

MERVILLE.

Non. Je vais à Paris
une cavalcade, une aimable partie.
sommes quinze ou vingt que le plaisir rallie...

MERVILLE.

La retraite pour moi, mon ami, n'est point faite.
Le monde me recherche; et, soit dit sans orgueil,
Le beau sexe me fait un assez doux accueil.

ROLLIN.

Oui? tu ne sais donc pas t'instruire à son école?
Les femmes, sans nous dire une seule parole,
Nous apprennent, mon cher, que nous devenons
Nous lisons le déclin de nos ans dans leurs yeux;
Mais il faut pour cela ne pas fermer les nôtres.

MERVILLE.

Je ne suis pas aveugle...

ROLLIN.

Oh! pas plus que bien d'a
Je le sais; mais enfin...

MERVILLE.

Que diable! épargne-moi;
Je pourrai quelque jour raisonner comme toi.
Je n'y suis pas encor; je conviens qu'à ton âge...

ROLLIN.

A mon âge, dis-tu? quel est donc ce langage?
Merville, nous étions du même âge autrefois.

MERVILLE.

Du même âge!

ROLLIN.

J'étais plus jeune de trois mois.

MERVILLE.

Cela ne se peut pas.

...et l'esprit ne vieillissent jama

ROLLIN.

Bon! c'est un madrigal qu'on dit aux vie

MERVILLE.

Un madrigal?... et toi, tu fais des ép

ROLLIN.

Je ne m'y jouerais pas, et sur-tout contre
Je te trouve, mon cher, bien plus d'espri
Mais de cet esprit-là, vois-tu, je n'ai que fi
J'aime mieux mon bon sens, tout simple et
Il m'a fort bien conduit où je suis arrivé;
Et de ton bel esprit, toi, tu t'es mal trouvé

MERVILLE.

Je m'en trouve fort bien; crois-tu me faire
Qui de nous deux s'amuse et passe mieux sa
Quel est le plus heureux?... Je sais ce que tu
J'estime infiniment tes utiles travaux,
Les peines que tu prend...

Mes travaux assidus, mes peines ont leurs charmes.
J'aime mes embarras, et jusqu'à mes alarmes;
Tu cherches tes plaisirs dans les distractions;
Moi, j'ai placé les miens dans mes affections.
Jusqu'au dernier soupir ils me seront fidèles;
J'y goûte tous les jours des délices nouvelles,
Quand ton goût, sur les tiens, depuis long-temps bla
N'en trouve plus un seul qui ne lui semble usé.
Tu connais peu le cœur d'un père de famille;
Sensible à ce qui touche, et non à ce qui brille,
Il vit dans tous les siens, se plaît dans ses enfants;
Leurs études, leurs jeux, leurs progrès, leurs penchs
Tout en eux est, pour lui, jouissance... que sais-je!
Jusqu'au prix qu'un marmot remporte à son collège..
Quand il rentre chez lui, soucieux, tracassé,
On l'embrasse; il sourit: son chagrin est passé.

MERVILLE.

Quand je serai moi-même un père de famille...

ROLLIN.

Toi! si tu l'es jamais...! Enfin, voici ma fille.
Permets-nous... De Paris ne reviens pas trop tard.

MERVILLE.

Non.

ROLLIN.

D'un dessein que j'ai je dois te faire part.

SCÈNE VII.

LLIN, CONSTANCE, MERVILLE.

MERVILLE.

ıffige beaucoup, ma belle demoiselle...

CONSTANCE.

monsieur!

MERVILLE.

N'est-ce pas une chose cruelle?
ırrivez : je sors; mais on m'en fait la loi.
s fais mes adieux; je pars... bien malgré moi.

CONSTANCE.

ıllez à Paris?

MERVILLE.

Ah! soyez assurée

Dans ta bouche, mon cher, j'admire un tel l

MERVILLE.

Je n'en dis pas assez; j'en pense davantage.

ROLLIN.

Encore...? ah! laisse-nous; tu deviens dange

MERVILLE.

Allons, il faut partir.

(à Constance.)

Pensez à moi...

(à Rollin.

Tous deu

(il

SCÈNE VIII.

ROLLIN, CONSTANC

ROLLIN.

Il ne sort pas du ton de la galanterie,
Et toujours il s'expose à la plaisanterie.
Laissons cela; parlons plus sérieusement.
Avec ton père il faut t'expliquer francheme

CONSTANCE, à part.

A-t-il quelque soupçon? je tremble.

ROLLIN.

Eh bien

L'affaire te regarde; il faut être sincère.
Voyons: es-tu d'avis que nous fixions le jou

Où Charle pourra voir couronner son amour?

CONSTANCE.

Mais son amour pour moi n'est pas vif; j'imagine
Qu'il a beaucoup de goût pour ma belle cousine,
Madame de Sergi....

ROLLIN.

Bon! où prends-tu cela?
Charle t'aime beaucoup; compte sur ce point-là.
S'il revient aujourd'hui, sais-tu ce qu'il faut faire?
Dès demain, si tu veux, je vais chez mon notaire;
Nous faisons le contrat...

CONSTANCE.

Non!... je crains... par pitié...

ROLLIN.

Que veut dire ce trouble et cet air effrayé?

CONSTANCE.

CONSTANCE.

Moi, je te tromperais!... non, j'en suis incapable;
Tu fus toujours si bon, si cher à tes enfants!
Lis toujours dans leurs cœurs; dirige leurs penchants;
Règne sur eux toujours.

ROLLIN.

Expliquez-vous, Constance.

CONSTANCE.

Depuis qu'il est ici, quelle triste existence!
Et combien j'ai souffert d'avoir à te cacher
Un secret que mon cœur venait me reprocher!

ROLLIN.

Depuis qu'il est ici!... qu'est-ce donc? que veut dire...?

CONSTANCE.

C'est bien sans mon aveu qu'il a su s'introduire;
Je n'étais point d'accord; je n'ai point consenti;
J'ignorais qu'il songeât à prendre un tel parti.

ROLLIN.

Quelle personne ici me doit être suspecte?
Serait-ce...? je ne vois que le jeune architecte...

CONSTANCE.

C'est lui.

ROLLIN.

Monsieur Durand?

CONSTANCE.

Ce n'est pas là son nom.

ROLLIN.

Comment! on m'aurait fait un mensonge?

CONSTANCE.

Pardon.
A présent et toujours je veux être sincère;
Je ne redoute rien autant que ta colère;
Je l'ai dit à Linant....

ROLLIN.

Monsieur Linant!... eh mais!
C'est un ingénieur que tu connus à Metz,
Qui, tout jeune, à ta main s'avisa de prétendre,
Et que j'ai refusé, voulant Charle pour gendre.

CONSTANCE.

C'est lui, que tes refus avaient désespéré,
Que j'avais cru de moi pour toujours séparé.
Après deux ans d'absence, il est encor le même;
Comme il m'aimait alors, il proteste qu'il m'aime.

ROLLIN.

Allons; je le vois bien: quelque heureux que l'on soit

On perd, en poursuivant un mensonge, une fa
Et le goût et le soin du bonheur véritable.
J'ai vu le plus souvent ces belles passions
Finir par le dégoût et les divisions.
Te choisir un époux, c'est mon devoir, Const
Pour ton sexe combien ce choix a d'importan
Ce lien, sur lequel on ne peut revenir,
Fait le sort d'une femme et tout son avenir.
Je te parle, ma fille, en ami plus qu'en père.
Vois-tu ? lorsqu'autrefois je recherchai ta mèr
Et que pour l'obtenir je fus assez heureux,
Je ne me donnai point pour en être amoureu
Mais nous nous convenions; nos parents nous
Sans nous passionner, nos deux cœurs s'enten
Eh bien! depuis trente ans que nous sommes
L'amour ou l'amitié qui vieillit avec nous
Chaque jour semble croître, au lieu d'être affa
Voilà comme j'aspire à te voir établie;
Car je veux, avant tout, ton bonheur.

CONSTANCE.

Je le cro
Monsieur Linant n'est pas très-amoureux de

ROLLIN.

L'amour seul peut commettre un telle imprud
As-tu fait à quelqu'un ici la confidence
De ce fâcheux secret, ou suis-je le premier...?

CONSTANCE.

Avant mon père, à qui puis-je me confier?

... ce moment (je suis de bonne
Je n'é ; pas venue ici pour te le dire.
J'ai soulagé mon cœur; à présent je respire
Je puis lever les yeux sans trembler ni rou

ROLLIN.

Chère enfant!... comme un père ici je dois
Je ne puis pas d'abord souffrir qu'encore un
Sous un faux nom chez moi ce jeune homme
Il est inexcusable, et tu dois le sentir.
Avec lui maintenant comment vais-je en sorti
Il mériterait bien une leçon sévère;
Et je ne retiendrais qu'à peine ma colère,
Si j'allais avec lui m'expliquer clairement.

CONSTANCE.

Ah! pour moi ton chagrin est un nouveau

ROLLIN.

Je vais prendre un parti plus doux, plus raiso
Ne point faire d'éclat me con...

Elle a bien plus que moi de calme dans l'esprit;
Usant encor d'égards pour cette jeune tête,
Elle l'éconduira d'une manière honnête.

CONSTANCE.

Hélas! c'en est donc fait!... ah! que je vais souffrir!
Mais je t'obéirai, quand j'en devrais mourir.

ROLLIN.

Constance, embrasse-moi. J'aime ta confiance.
Tu peux t'en rapporter à mon expérience.
Va; qui fait son devoir, s'assure un sort heureux.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

CONSTANCE seule.

Ah! qu'ai-je fait?... je viens de nous trahir tous deux...
Cher Linant!... je l'ai dû... j'en gémis... mais que faire?
C'est à moi de vouloir tout ce que veut mon père.

FIN DU SECOND ACTE.

SCÈNE I.

CONSTANCE, SOPHIE

CONSTANCE.

Il nous quitte, Sophie?

SOPHIE.

Oui; je l'ai vu partir

CONSTANCE.

Et crois-tu que jamais il puisse re r?
Il est loin de penser, hélas! que c'est i-
Qui trahis son secret, et romps son
J'ai tout dit à mon père, et ne m'en repens poi

SOPHIE.

Si vous aviez de moi pris conseil sur ce point,
Je vous aurais très-fort

SOPHIE.

Pourquoi désespérer...? Souffrez que je vous aide.
Charle d'abord n'est pas l'époux qui vous convient,
Et du jeune officier le bon air me revient;
C'est l'époux qu'il vous faut.

CONSTANCE.

N'est-il pas vrai, Sophie

SOPHIE.

Et s'il a quelque tort, l'amour le justifie;
On doit lui pardonner.

CONSTANCE.

Sans doute : il m'aime tant!

SOPHIE.

On pourrait rompre encor l'hymen qui vous attend.

CONSTANCE.

Veux-tu que je te dise enfin ce que je pense?
J'ai cru m'apercevoir d'un peu d'intelligence
Entre Charle, qu'on veut me donner pour mari,
Et ma cousine...

SOPHIE.

Eh! quoi? madame de Sergi!

CONSTANCE.

Oui. S'ils s'aimaient tous deux, le projet de mon père
Serait fort dérangé.

SOPHIE.

Ne vous y fiez guère.
A tous nos jeunes gens Charle doit ressembler.
Ces messieurs aujourd'hui savent tous calculer.

Madame de Sergi n'a pas grande fortune;
Mais, en vous épousant, Charle en trouverait une;
Et, fût-il amoureux, c'est l'usage du jour
Que l'intérêt l'emporte et commande à l'amour.
Vous pourriez recourir à monsieur de Merville...

CONSTANCE.

Crois-tu que son appui pût m'être fort utile?

SOPHIE.

Quand vous ne gagneriez qu'un peu de temps...

CONSTANCE.

Hélas!

C'est ce que je voudrais.

SOPHIE.

Je vous dirai tout bas
Que pour vous le cher oncle a beaucoup de tendresse.

CONSTANCE.

En effet, à mon sort je crois qu'il s'intéresse

SOPHIE.

Voici son confident, garçon adroit, habile.

SCÈNE II.

CONSTANCE, SOPHIE, LABROSSE.

SOPHIE, à Labrosse.

Votre maître n'est pas revenu de la ville?

LABROSSE.

Pas encor; je l'attends; il ne saurait tarder.

SOPHIE.

Tant mieux. J'ai quelque chose à vous recommander.

LABROSSE.

Parlez.

SOPHIE.

A son retour, voulez-vous bien l'instruire
Qu'ici mademoiselle a deux mots à lui dire,
Mais en secret.

LABROSSE.

J'entends, et j'accepte pour lui.

SOPHIE.

Il faut que l'entretien ait lieu dès aujourd'hui.

LABROSSE.

Je m'en charge, il suffit.

... mais, que ne
Un rendez-vous secret!... l'agréable nouvelle
A donner à monsieur, à son retour ici!
J'y pourrais bien, je crois, trouver mon com
Je le connais; je sais, usant des circonstance
Mettre à profit ses vœux, taxer ses espérance
Sur sa crédulité fonder mon revenu.
Chut... je l'entends.

SCÈNE IV.

MERVILLE en habit de cheval, pantalo
étroit, habillé en tout d'une manière ridicu
rant la mode des jeunes gens, etc.; LABR

MERVILLE.

Mon cher, me voilà revenu
ous avon fait, vraiment, une partie aimable
hez Balaine ma f...

LABROSSE.

Oh ! je le cro
Qu'avez-vous donc, monsieur ? vous b

MERVILLE.

C'est qu'avant le dîner, dans notre cav
A la course, en riant, j'ai défié Monca

LABROSSE.

Ce jeune officier ?

MERVILLE.

Oui. Je l'ai passé d'a
Mais mon cheval, après, s'est emporté
Je suis bon écuyer ; je sais ce qu'il faut
Mais il a fait un saut qui m'a...

LABROSSE.

Jeté pa

MERVILLE.

Ce n'est rien. J'aspirais au moment du
Car rien peut-il valoir et remplacer l'a
Mon bonheur est ici... c'est d'adorer C
Je lui veux pour toujours vouer mon c
L'ardeur que je ressens ne peut s'ima

LABROSSE.

Ah ! monsieur, qu'on est tendre après

MERVILLE.

Labrosse, je te sais et discret et sincèr

LABROSSE.

L'un comme l'autre.

[illegible] part deux mots j'aurais été fort ais
Je rencontrai Constance en un coin du jar
Je m'assis auprès d'elle; et, lui prenant la ma
Je parlai vivement; agitée, incertaine,
Elle me regardait, et respirait à peine;
Un secret de son cœur semblait prêt à sortir...
Par malheur, arriva le moment de partir;
Il fallut la quitter; mais j'ai lu dans son ame
Les timides progrès d'une naissante flamme.
Sois sûr qu'à demi-mot on m'a bien entendu...

LABROSSE.

Oui?...

MERVILLE.

J'ai serré la main, et l'on m'a répondu!

LABROSSE.

Cela va bien, monsieur; poursuivez; encore une.
Je viens vous confirmer votre bonne [illegible]

MERVILLE.

Vraiment?... qui? Constance?

LABROSSE.

Elle-même

Je sais parfaitement combien elle vous aime.

MERVILLE.

Tu le sais?

LABROSSE.

A merveille; et je tiens ces secrets
De quelqu'un que j'ai mis dans tous vos intérêts.
Si je vous répétais ce que m'a dit Sophie...!

MERVILLE.

La femme de chambre?

LABROSSE.

Oui, j'en ai fait mon amie.
Comme sur sa maîtresse elle a de l'ascendant...

MERVILLE.

C'est bien fait... c'est agir en parfait confident.

LABROSSE.

Vous sentez qu'il m'en a coûté des bagatelles;
Quelques petits cadeaux de rubans, de dentelles...

MERVILLE.

Il faut te rembourser... tiens, prends ces dix louis.
Est-ce assez?

LABROSSE.

Ah! monsieur!

MERVILLE.

Eh! prends donc.

MERVILLE.

Quelle est-elle

LABROSSE.

architecte est parti, sans prendre son congé.

MERVILLE.

ue dis-tu?... l'architecte?...

LABROSSE.

Est d'ici délogé,

n ne sait pas pourquoi.

MERVILLE.

Moi, j'en sais quelque ch

ce brusque départ c'est moi qui suis la cause.

nes intentions je l'avais averti.

is fâché qu'il ait si tôt pris son parti,

ais poussé, parbleu! vivement la querelle;

is prouvé par là mon amour à ma belle,

rais mérité de lui plaire encor plus.

LABROSSE.

rmez là, monsieur, des vœux bien superflus

MERVILLE

MERVILLE.

Voyons; c'est ton avis que je prends.
Me marierai-je, ou non?... penses-tu qu'il soit temps?
Parle.

LABROSSE.

Il faut réfléchir là-dessus.

MERVILLE.

Moi, j'hésite.
Je puis attendre.

LABROSSE.

Oh! oui. Que sert d'aller si vite?

MERVILLE.

Tu penses...?

LABROSSE.

Comme vous.

MERVILLE.

D'une autre part, je voi
Qu'on risque à trop tarder.

LABROSSE.

Oui, l'on risque...

MERVILLE.

Dis-moi
Ton avis.

LABROSSE.

Mon avis...

MERVILLE.

C'est...?

LABROSSE.

C'est... je vous conseille..

...eau; je le dis hau...

MERVILLE.

Je suis bien aise, ami, d'avoir ton sentime...

SCÈNE V.

MERVILLE, FRÉDÉRIC, LAB...

FRÉDÉRIC.

Pardon, si j'interromps; mais ce n'est pas
Monsieur m'approuvera quand il saura la c...
Constance et sa suivante avaient hâte à l...
De voir monsieur...

MERVILLE.

Je sais...

FRÉDÉRIC.

Elles me pressaient

qu'as-tu répondu?

MERVILLE.

FRÉDÉRIC.

Ce qu'il ...

Je connais trop monsieur, vraiment!... Je sais fort bien
Qu'au beau sexe jamais il ne refuse rien.

MERVILLE.

Oh! jamais.

FRÉDÉRIC.

J'aurais fait une sottise énorme;
Et moi, qui suis galant...

LABROSSE.

Ah! Frédéric se forme.

FRÉDÉRIC.

Au rendez-vous aussi j'ai consenti soudain,
Mais à condition qu'il aura lieu.... demain.

MERVILLE.

Et pourquoi donc?

FRÉDÉRIC.

Ce soir, cela n'est pas possible.

MERVILLE.

Mais par quelle raison?

FRÉDÉRIC.

La raison est sensible.
Monsieur n'aime pas trop, et je le sais fort bien,
Qu'on parle de son âge; aussi je n'en dis rien.
Mais, jeune ou vieux, n'importe, enfin, tel que vous êtes
Vous n'irez pas veiller pour ouïr des sornettes,
Vous échauffer le sang; cela vous ferait mal.
Conserver sa santé, c'est un point capital.

MERVILLE.

Le résultat enfin de ceci, le saurai-je?

...en débarrasser.

MERVILLE.

m'as fait ce beau coup?

FRÉDÉRIC.

Sûrement.

MERVILLE.

Je te chasse.

FRÉDÉRIC.

me chassez....? Pourquoi...?

MERVILLE.

Cette fois, point de g

FRÉDÉRIC.

fin, la raison?...

MERVILLE.

Je veux te faire voir,

'il n'est pas trop tard pour te chasser ce soir.

FRÉDÉRIC.

oi qui vous veux ménager un bon somme!

aime et vous sers de cœur, en honnête homme

MERVILLE.

SCÈNE VI.

MERVILLE, LABROSSE.

MERVILLE.

Labrosse, hâte-toi... cherche, trouve Constance;
Signale ton esprit en cette circonstance;
Mais j'aperçois Rollin... Il vient mal à propos
Pour notre rendez-vous...

LABROSSE.

Demeurez en repos.
Je vais trouver Sophie, et renouer l'affaire.

MERVILLE.

Songe bien que l'adresse est ici nécessaire.

LABROSSE.

Nous saisirons l'instant propice à l'entretien,
Sans que monsieur Rollin puisse en soupçonner rien.

MERVILLE.

Va donc.

LABROSSE.

On trompe ainsi les maris et les pères.

MERVILLE.

Les amants ont toujours quelques petits mystères.

ROLLIN.

Tantôt, quand tu partais, je t'annonçai,
Qu'à ton retour j'aurais à causer avec toi.
Je te veux maintenant faire part de mes v

MERVILLE.

Mon cher, déja, je pense, elles me sont co
N'est-ce pas qu'il s'agit de Charle, mon nev
Tu parais lui vouloir du bien?

ROLLIN.

J'en fais l'aveu
Je l'estime, je l'aime, et je vais te surprendre
Peut-être; mais je songe à le choisir pour gend
Qu'en dis-tu?

MERVILLE.

Mon avis n'est pas du tout le tie
Qui te fait préférer Charle? Quant à son bien.
'u sais qu'il n'en a point; son

MERVILLE.

Mais, vraiment; c'est ainsi que j'ai toujours pensé.

ROLLIN.

Il n'y paraît pas trop

MERVILLE.

Je suis sage et sensé.
Je veux te le prouver; il faut t'ouvrir mon ame;
Et c'est notre amitié, mon cher, que je réclame.

ROLLIN.

Parle.

MERVILLE.

Le célibat commence à m'ennuyer.

ROLLIN.

Il commence?... déjà?...

MERVILLE.

Je veux me marier.

ROLLIN.

Te marier? toi?...

MERVILLE.

Moi.

ROLLIN.

C'est un peu tard t'y prendre.

MERVILLE.

Et j'aspire à l'honneur de devenir ton gendre.

ROLLIN.

Toi! mon gendre?

MERVILLE.

Oui, vraiment. C'est Constance, en un m

ROLLIN.

Écoute, mon ami. Quinze ou vingt ans plus tôt,
Si tu m'étais venu demander mon ainée,
Je ne crois pas qu'alors je te l'eusse donnée.
Non, je n'aurais eu garde; ainsi, juge à présent
Que je n'en ai plus qu'une, et qu'elle est une enfant...

MERVILLE.

Une enfant!... soit; elle est d'âge qu'on la marie.

ROLLIN.

Sans doute; mais toi!...

MERVILLE.

Moi!

ROLLIN.

Comment! je t'en supplie,
Pour Constance peux-tu venir te proposer,

MERVILLE.

Si je voulais!... mais non, vous ne le saurez pas:
Doit-on aux grands parents tout dire en pareil cas?

ROLLIN.

Oh! tu me fais trembler.

MERVILLE.

Eh! pas tant d'ironie.

ROLLIN.

Viens-tu dans le salon joindre la compagnie?
J'ai du monde.

MERVILLE, à part.

J'attends Constance... J'ai promis...

ROLLIN, en s'en allant.

Se parler franchement, c'est le droit des amis;
Je doute qu'on t'adore, et ce doute t'afflige;
Mais je ne peux pas croire aisément un prodige.
Adieu; tu vas venir nous retrouver?

MERVILLE.

J'y vais.
Les petits jeux sans moi ne commencent jamais.

(Rollin sort.)

SCÈNE VIII.

MERVILLE seul.

Oh! tant qu'il lui plaira, que Rollin me plaisante...
Sa fille va venir... il faudra qu'il consente...
Nous nous cachons de lui; mais il a mérité
Que je punisse ainsi son incrédulité.

MERVILLE, allant au-devant de

Ah ! c'est vous ?... je craignais... quel bonl

SOPHIE.

Pour arriver à vous on a bien de la peine.

MERVILLE.

Je ne souffrais pas moins.

SOPHIE.

Nous n'a s qu

Constance doit rentrer au salon ; on

MERVILLE, à Constance.

Vous voulez me parler ? vous me cherchez v

CONSTANCE.

Il est vrai.

MERVILLE.

Je ressens cette faveur extrême...

SOPHIE.

C'est votre appui

Le petit architecte ici vous déplaisait;
Vous ne le verrez plus.

SOPHIE.

Comment?... qu'avez-vous fait?

MERVILLE.

Je l'ai congédié.

CONSTANCE.

Vous?

MERVILLE.

Moi. Daignez m'en croire;
Je ne remporte pas une grande victoire.
Entre nous, le jeune homme est tant soit peu poltron;
Il m'a cédé la place.

SOPHIE, à part.

Ah! le vieux fanfaron!
Comme il ment!

(haut.)

Cet exploit était peu nécessaire.

MERVILLE.

Et je sais maintenant ce qui me reste à faire.
Avec mon neveu Charle on songe à vous unir...

CONSTANCE.

Hélas! oui.

MERVILE.

Mon neveu ne peut vous convenir:
Moi, j'en ai déja dit deux mots à votre père.
Si vous refusez Charle, avouez-le, ma chère.
Vous avez un motif qu'aisément j'entrevoi.

de bonne heure,
qui sur un bureau toujours courbé demeure
e peut plus avoir cette legèreté
donne la jeunesse, et surtout la gaité.

SOPHIE.

t cela justement. Vous avez l'avantage
oindre un ton léger aux graces du bel âge;
ais aucun travail n'a consumé vos jours;
si vous êtes jeune, et le serez toujours.

MERVILLE.

mais!... elle est aimable au moins, votre Sophie
çà... je suis à vous; ordonnez, je vous prie.

CONSTANCE.

ient!... puis-je espérer?

MERVILLE.

Tout ce qu'il vous plaira.

CONSTANCE.

ue vous êtes bon!

MER-

MERVILLE, en lui prenant la main.

Ah! nous nous entendons!

CONSTANCE.

Je l'espère.

MERVILLE.

Constance!

CONSTANCE.

Je vous devrai....

MERVILLE.

Charmante!... Il faut, à vos genoux,
Que je jure...

(Il se met à genoux.)

CONSTANCE.

Monsieur! qu'est-ce donc? levez-vous;
Mais levez-vous donc.

MERVILLE.

Non: j'attends une réponse.
J'attends que sur mon sort votre bouche prononce:
Dites que votre amour sera le prix du mien.

CONSTANCE.

Tant que vous serez là, je ne vous dirai rien.
Levez-vous... à mes pieds s'il faut que l'on vous trouve...

MERVILLE.

Puisque vous l'exigez... mais qu'est-ce que j'éprouve...?
(à part.)
Aïe! aïe!... quelle douleur tout d'un coup m'a saisi!
Ma sciatique!... ah! Dieu!... je ne puis...

OLLIN, une lettre à la main, et surprenant Me
de Constance.

Mon

ue diantre fais-tu là?

MERVILLE, à part.

Sciatique maudite!

ROLLIN.

tte attitude-là te dut être interdite...
ma présence, encor!....

(à Constance, qui sou

Constance, vous riez
ment! quand je surprends un amant à vos pi

(à Merville.)

relève-toi donc...

MERVILLE, faisant un effort.

Eh! oui, s'il m'est possibl

ROLLIN.

ce qui te tient

Tu t'y prends bien pour plaire!

MERVILLE.

Parlons vrai. Quel reproche ici peux-tu me faire?
Par où je le devais n'ai-je pas commencé?
C'est à toi que d'abord je me suis adressé;
J'ai formé ma demande en règle... De Constance
Tu peux toi-même ici savoir ce qu'elle pense.

CONSTANCE, vivement.

Ah! mon père le sait.

ROLLIN, à Merville.

Allons, je vois fort bien
Qu'à te parler raison on ne gagnera rien.

MERVILLE.

J'ai la raison pour moi. Bon père de famille,
Tu ne peux pas vouloir sacrifier ta fille;
Elle n'aime point Charle... elle l'eût refusé...

ROLLIN.

Et Charle à mes projets n'est pas moins opposé...

MERVILLE.

Se peut-il?...

ROLLIN.

Oui, vraiment; ton neveu me chagrine;
Je le voulais pour gendre... il aime la cousine,
Madame de Sergi.

CONSTANCE, à Rollin.

Je te l'avais bien dit.

ROLLIN.

C'est là ce que ta mère en ce moment m'écrit.

e a de leurs amours reçu la confidence.

MERVILLE.

t obstacle détruit accroît mon espérance.

ROLLIN, à Constance.

tte lettre, sais-tu qui vient de l'apporter?
courrier devant moi n'osait se présenter;
ne l'a fait donner... Ta mère le protége.
'en penses-tu, dis-moi? Comment le recevrai-je?...

(Il lui donne la lettre.)

i peux lire.

CONSTANCE, après avoir lu.

Ma mère a daigné l'accueillir...

ROLLIN.

venir me trouver je l'ai fait avertir.

MERVILLE.

: qui donc parlez-vous?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LINANT.

LINANT, s'avançant timidement.

Monsieur!...

ROLLIN.

Approchez-vous, monsieur le capitaine.

LINANT.

Vous me voyez tremblant, monsieur... et j'ose à peine...
Je sais que j'eus des torts...

ROLLIN.

Paix. Brisons là-dessus,
C'est fait.

LINANT.

Monsieur Merville aussi ne m'en veut plus?

MERVILLE.

Moi? point du tout, mon cher; bannissons tout nuage.
Vous venez à propos pour voir mon mariage...
J'obtiens mademoiselle...

CONSTANCE, à Linant.

Ah! ne le croyez point.

ROLLIN, à Merville.

Désabuse-toi donc une fois sur ce point.

MERVILLE.

Tu m'étonnes... Comment?... quelle serait la cause?...

ROLLIN.

Mon cher, un grand obstacle à tes désirs s'oppose.

Tu pourrais aisément, je crois, le deviner.

MERVILLE.

Serait-ce ?... j'avais su déja le soupçonner !...
Allons !... c'est un rival...

ROLLIN.

Eh ! oui, qu'on te préfère.
On a tort, j'en conviens. Mais, quoi ? je suis bon père.

MERVILLE.

Moi, je n'en reviens pas... c'est vraiment singulier !...
Je le vois... c'est à moi de me sacrifier...

ROLLIN, à Linant.

Monsieur Linant, il faut d'abord se bien connaître ;
Demeurez avec nous ; dans quelque temps peut-être
Nous serons... bons amis.

(Il lui tend la main.)

CONSTANCE

SOPHIE.

Et toute la famille aussi qui vient vous voir.

ROLLIN.

Courons les embrasser; courons les recevoir.
Quel plaisir! j'étais loin, ce soir de les attendre!
Ils me font le bon tour de venir me surprendre!
Linant, vous le saviez? vous ne le disiez pas.

LINANT.

Il est vrai; de bien peu j'ai devancé leurs pas.
Mais on m'avait prescrit de garder le silence.

ROLLIN, à Merville.

Voilà ce qui me plaît; voilà ma récompense.
Viens me voir dans leurs bras, Merville, et de nous de
Tu me diras alors quel est le plus heureux.

(Tous sortent, excepté Merville.)

SCÈNE XII.

MERVILLE, LABROSSE.

LABROSSE, arrivant avec empressement.

Eh! bien! monsieur, souffrez que l'on vous félicite.

MERVILLE, avec humeur.

Sur quoi, nigaud?

LABROSSE.

Eh! mais, sur votre réussite.
A quand le mariage?

MERVILLE.

Eh! tais-toi. Le bavard!

Je retourne à Paris, et plus tôt que plus tard.

LABROSSE.

Ah! j'entends; pour l'hymen vous allez faire emplette
Des bijoux?

MERVILLE.

Paix. Le sot!

LABROSSE, à part.

Mon Dieu! comme il me traît
Tout flatteur doit s'attendre à de mauvais moments;
Sans cela, le métier aurait trop d'agréments.

MERVILLE.

Rollin est enchanté de son bonheur vulgaire;
Mais ce bonheur est triste et ne me convient guère.
Je n'épouse plus.

LABROSSE.

Bon!

MERVILLE.

Te voilà tout surpris!
Viens, Labrosse, partons; aux plaisirs de Paris
Mon penchant me rappelle; allons, il faut le suivre,
Et dans le tourbillon recommencer à vivre.

LA COMÉDIENNE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Représentée pour la première fois, par les comédiens

PRÉFACE.

Cette comédie, qui a été représentée au Théâtre-Français en mars 1816, avait été composée en 1811, et jouée à la campagne sur un théâtre de société, au mois de juillet 1812. Une très-aimable actrice du théâtre Feydeau, madame Belmont, avait eu la complaisance de se charger du rôle principal; les trois rôles d'hommes étaient remplis par trois hommes de lettres, mes amis, et,

s'était prêté en cela à mon désir d'essayer l'ouvrage sur un auditoire dont aucune prévention n'altérât l'impartialité : cet essai fut avantageux à ma comédie, et l'on ne manqua pas de terminer les compliments que l'on voulut bien m'adresser par me dire qu'elle réussirait sûrement au Théâtre-Français.

Les journaux du temps parlèrent de cette représentation, et invitèrent aussi l'auteur à donner sa pièce au public.

Toutefois, je ne me pressai point, et ce ne fut qu'à la fin de 1814 que je lus ma pièce aux comédiens français. Cet ouvrage, qu'on a depuis accusé d'être une apologie beaucoup trop flatteuse de leur profession, leur en parut, à la première lecture, une sanglante satire, tellement que, par ce seul motif, j'éprouvai quelques difficultés pour sa réception, et qu'il s'en fallut de peu que ma pièce et moi ne fussions très-poliment éconduits.

J'avais eu tout simplement l'intention de m'amuser et de faire une comédie dont le sujet et les détails pourraient piquer par leur nouveauté.

On a essayé quelquefois de mettre sur la scène la manière de vivre des comédiens chez eux et

entre eux, les prétentions, les rivalités, etc.... On y a rarement réussi : j'espérais en sortir à mon honneur, et il me paraissait gai de composer une pièce dans laquelle les comédiens, qui divertissent tous les jours le public aux dépens de toutes les classes de la société, le feraient enfin rire une fois à leurs propres dépens.

La situation de mon major, sévère pour autrui, mais indulgent pour soi, condamnant le projet de mariage de son neveu avec la fille d'un comédien, et se décidant lui-même à épouser une comédienne, me semblait offrir un contraste qui ne pouvait manquer d'amener quelques scè-

Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui;
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

Ma comédie ayant eu du succès, il a bien fallu fouiller dans la poche de devant pour lui trouver des défauts. Encore, si l'on se fût borné à des critiques littéraires!

Mais on a prêté à l'auteur des intentions qu'il n'avait point eues, et qu'on a pris soin d'envenimer et de noircir; on a traité la chose avec une gravité bouffonne; on a voulu faire du succès un scandale, et de la pièce un délit.

D'abord elle avait été composée exprès pour les circonstances de 1816; cela était évident.

L'auteur avait ridiculisé, avili M. de Gouvignac, un gentilhomme périgourdin, et par conséquent, il avait voulu jeter du ridicule et de l'odieux sur tous les gentilshommes et sur l'institution de la noblesse.

J'ai heureusement, pour détruire la première inculpation, le fait connu et public que ma pièce était composée en 1811; qu'elle a été jouée devant cinq cents personnes en 1812; donc elle n'a pas

... comédie, sinon de faire
avili, il ne l'est point assurément, à m
ne soit vil pour aimer une femme ain
qu'à en avoir la tête tournée.

On n'avait pas cru, jusqu'à présent,
rendît un homme méprisable ; et beauco
nêtes gens, beaucoup de gens d'esprit,
par expérience, qu'on peut même, en pa
être une dupe sans être un sot.

Que serait-ce donc, si j'avais fait *Pource*
si j'avais mis sur la scène *le baron de Soten*
cet homme de qualité, *Dorante*, qui parle
chambre du roi, et qui vient jouer chez M
ain le rôle d'un vil escroc? Et tous les n
e Molière ne sont-ils pas très-ridicules
pertinents?

Et ne rit-on pas tous les jours du gentill
inechme, qui

Et quand un gentilhomme, en commençant à vivre,
Sait tirer en volant, boire et signer son nom,
Il est aussi savant que défunt Cicéron.

Il serait aisé de trouver cent autres exemples.

Si donc j'avais mis sur la scène un gentilhomme excessivement ridicule et sot, si je l'avais même avili, je n'aurais fait que suivre l'exemple donné par nos prédécesseurs et nos maîtres; je n'aurais fait qu'user du droit acquis à tout auteur comique. Si chaque classe de la société, si chaque profession avait le privilége de ne jamais fournir à la comédie un personnage ridicule, où la comédie irait-elle chercher ses modèles? Qui que ce soit ne peut raisonnablement se fâcher de peintures générales, qui ne sont le portrait de personne en particulier.

Que fait à l'institution de la noblesse qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas, dans une comédie en trois actes, un gentilhomme qui veut empêcher son neveu de faire ce qu'il appelle une sottise, et qui en même temps se dispose à en faire une plus grande? Quand cette comédie aura été applaudie, la science du blason sera-t-elle en péril? et les nobles qui se conduiront noblement seront-ils moins respectables et moins respectés?

On a accusé ma *Comédienne* d'être un pièce de circonstance ; franchement, ce sont la plupart des critiques qu'on a faites qui ont été de circonstance; dans un autre temps, on ne s'en fût pas avisé.

Je citais tout à l'heure des vers des *Ménechmes ;* ils me font souvenir de la pédantesque importance qu'un journaliste a voulu mettre à un vers assez comique de ma pièce :

Cicéron !... Cicéron n'était pas gentilhomme.

Il a pris des airs d'érudit, il a essayé de prouver gravement que Cicéron était d'une famille noble, ancienne ; qu'il était patricien, et que, par conséquent, il ne fallait pas rire de ce que dit

« d'une basse origine, ce chevalier d'une petite « ville municipale, établi nouvellement à Rome, » fut celui qui sauva la patrie de la fureur des Catilina et des Céthégus, descendus des plus nobles aïeux.

Je ne veux pas faire le savant; on n'a pas besoin de l'être pour avoir au moins entendu dire qu'à la vérité quelques écrivains ont donné à Cicéron une origine illustre et même royale; mais que, d'après l'autorité des meilleurs historiens,* d'après Cicéron lui-même, il était *homo novus*, un *homme nouveau:* on appelait ainsi celui dont aucun ascendant n'avait rempli une des premières magistratures qui donnaient droit à la chaire

nom, qui était autrefois parmi nous réservé aux nobles, désignait chez les Romains des citoyens qui n'étaient ni sénateurs, ni patriciens : leur fonction principale était de faire rentrer les deniers publics. On pouvait être placé dans l'ordre des chevaliers, à Rome, quand on possédait une fortune de 400 mille sesterces, un peu plus de 40 mille francs de notre monnaie. Il en fallait moins pour être chevalier dans une ville municipale, comme Arpinum, lieu natal de Cicéron.

* Plutarque. *Vie de Démosthène* (au commencement). Sallust. *De Bello Catil.* Patercul. *Lib. II, cap.* 34. Cicero. *De Lege agrari contra Rullum, II* (*in exord.*) *Brut. seu de Clar. orator., cap.* 15, *etc.*

le sourire de la
mon aristarque, qui paraît n'avoir pas
né qu'entre un patricien romain, un
r, un consul de Rome, et un gentilhom
ps modernes et de féodale origine, il
ucoup et de très-grandes différences.
rrait faire croire qu'il a oublié l'histoire
ne et la nôtre, comme il a oublié ses aut
s.

orsqu'il s'agit de Cicéron, c'est-à-dire, d
plus grands hommes qui aient existé, il y
orte de ridicule à s'occuper de savoir
noble de naissance. C'est cela même q
plaisant le vers sur lequel on m'a fait une
ise querelle. Homère, Pythagore, Plato
t-ils ce qu'on appelle des

t-on grand compte de cette qualité? Qu'est-ce qu'elle ajoutera à leur gloire? Pourrait-on me le dire?

Mais laissons cette digression, et revenons.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on tourmente ainsi les auteurs comiques, et que, pour les punir d'avoir amusé par leurs ouvrages, on calomnie leurs intentions. Boileau nous a conservé, dans son *Épître à Racine*, le souvenir de ce qui se passait, du temps de Molière, aux représentations de ses chefs-d'œuvre:

Le commandeur voulait la scène plus exacte;
Le vicomte indigné sortait au second acte;
L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots, le condamnait au feu;
L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
Voulait venger la cour immolée au parterre.

On m'a intenté une autre accusation presque aussi grave et tout aussi bien fondée que la première.

J'ai trop relevé, a-t-on dit, la profession de comédien; j'en ai trop fait l'éloge, j'ai paru désapprouver et combattre le préjugé qui, parmi nous, était contraire à cette profession.

, ... Boileau, que l'aut
ıe doit faire parler ses personnages d'
;e, leurs mœurs, leur situation, leurs
xaminez un peu quels sont les acteurs de
ıi donnent des éloges à l'art du comédi
ıelle situation ils se trouvent au momei
s donnent, et vous conviendrez que j'a
précepte : *Notandi sunt tibi mores.*

Ne connaîtriez-vous point, par hasard,
lie de *Saint-Genest*, comédien et martyı
rou ; *l'Illusion comique*, de P. Corneille ;
nptu de Campagne, de Poisson ; *Ésope à la*
oursault, etc.

ns toutes ces pièces, et probablement
es encore que je ne me rappelle pas
nt, l'art du comédien est élevé fort
e belles tirades, qui sûrement ét...
dies par les

Molière, avec tout son génie et tout son talent, ne fut point de l'Académie française; et il paraît que s'il n'y fut pas reçu, ce fut seulement parce qu'il était comédien.

Mais dans le dix-huitième siècle, l'Académie fit en quelque sorte réparation à sa mémoire; et elle s'honora elle-même en plaçant le buste de ce grand homme dans le lieu de ses séances, avec cette inscription: *Molière académicien après sa mort.* *

L'Académie se mit, en cela, au-dessus du préjugé, ou, pour mieux dire, elle ne fit que suivre les progrès de l'opinion.

On ne sera pas obligé de faire cette réparation tardive à la mémoire de ceux de nos académiciens vivants qui ont été de la profession de Molière, et qui, ayant aussi composé des comédies, ont marché sur ses traces avec succès.

Il ne faut que jeter les yeux autour de nous, pour juger par mille autres circonstances qu'on ne pense plus qu'il y ait de la honte à exécuter

* On y ajouta ce vers :

Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

profession qui exige des talen
rt dignes de louange et d'estime ; ce
t, de la part d'un auteur dramatique
absurde ingratitude.
e ne m'en suis pas rendu coupable ;
posé ma fable de manière à n'avoir pas
liscuter le préjugé en lui-même : mon d
t laisse la question indécise. Remarquez
ous plaît, mes chers censeurs, que la
nne recherchée par Sainville n'est poi
enne et ne l'a jamais été ; remarquez q
ılement la fille d'un comédien, mort de
urs années, laissant la double répu
rand talent et d'une honnêteté par
quez que M. de Gouvignac n'épouse p
e Belval ; remarquez que, dans le
Cléofile, dans celui de la femme

lui me faire expier le réussite de ma comédie, je ne suis point fâché de l'avoir composée; son succès a surpassé mon attente modeste; il est vrai que j'en dois restituer une grande partie aux acteurs, et je fais cette restitution avec plaisir; il est impossible de porter plus loin la perfection de l'art et le charme de l'illusion que ne l'a fait mademoiselle Mars dans le rôle de madame Belval; tout ce qu'on dit d'agréable à celle-ci dans la pièce a paru convenir si bien à l'actrice, qu'on n'a pas douté un instant que je n'eusse fait ce rôle exprès pour elle, et qu'on ne manque jamais de lui appliquer, par des applaudissements unanimes, des vers et des mots, qui pour une autre ressembleraient à des flatteries, et qui pour elle ne sont que des vérités. J'avoue hautement toutes les obligations que j'ai à cette inimitable actrice; je pourrai chercher à en contracter de nouvelles, en lui offrant d'autres rôles à embellir, à moins que le bon sens ne me revienne tout-à-fait, et ne me guérisse de la maladie de travailler pour le théâtre.

Il est un peu dur, en effet, de se voir attaqué, harcelé, signalé comme un ennemi de l'ordre

public et de la morale, et cela pour une malheureuse comédie qui a eu le bonheur de réussir!... En vérité, quand j'y songe, il me semble que, pour s'obstiner à suivre une carrière dans laquelle on est condamné à marcher sur des épines, il faut être atteint soi-même d'une manie assez ridicule, et que l'auteur devrait commencer par se mettre en comédie. Après tout, il y a beaucoup d'autres folies moins gaies et plus malfaisantes que celles-là.

P. S. Sainville n'a pas toujours été un militaire; j'en avais fait d'abord un avocat; j'ai craint ensuite que l'habit de cette profession ne parût trop grave chez madame Belval, et il m'a semblé

Pour les satisfaire, et peut-être aussi pour conserver quelques détails que j'avais été obligé de sacrifier, je rétablis, dans des variantes, le rôle de Sainville, *avocat;* si jamais on s'amuse à jouer la pièce en société, l'acteur qui se chargera de ce rôle pourra choisir entre les deux costumes.

A COMÉDIEN

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

PERSONNAGES.

MADAME BELVAL, première actrice du théâtre de Bordeaux.

M. DE GOUVIGNAC, ancien major d'infanterie.

SAINVILLE, son neveu, jeune officier.

DARICOUR, directeur du théâtre de Bordeaux, et jouant les financiers.

HENRIETTE, pupille de Daricour, aimée de Sainville.

CLÉOFILE, jeune actrice du théâtre de Bordeaux.

AGATHE, femme de chambre de madame Belval.

La scène est à Bordeaux, chez madame Belval.

LA COMÉDIENNE

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

HENRIETTE, AGATHE.

é suis dans la maison dépuis un mois entier;
Madame, en voyageant, mé prit à Carcassonne:
Jé m'intéresse à vous.

HENRIETTE.

Ah! vous êtes trop bonne.

AGATHE.

Et curieuse un peu; c'est un bonheur pour moi
Dé savoir cé qué fait lé mondé qué jé voi!
Dé Bordeaux ma maîtresse est la première actrice,
Et pour mé contenter ma placé m'est propice!
Au théâtre, au logis, j'écouté les discours,
Et j'entends raconter cent choses tous les jours,
Amours, rivalités, inconstances, ruptures;
Céla fait bien souvent dé drôles d'aventures!
Et cé qu'on dit tout haut, et cé qu'on dit tout bas!
Jé sais tout, eu un mot; jé n'en abusé pas.
Ainsi, né craignez rien. Jé connais votre affaire.

HENRIETTE.

Qui vous a dit?...

AGATHE.

Jé sais cé qui vous est contraire. *
Un aimable officier veut être votre époux;
Mais son oncle y répugne, et s'en met en courroux;
Monsur dé Gouvignac (c'est ainsi qu'il sé nomme),
A causé qu'il est riche, et sé croit gentilhomme,
Vous réproché, dit-on, qué vous manquez dé bien,

* Voyez la variante (*a*) à la fin de la pièce.

Et qué feu votré père était comédien.

HENRIETTE.

Mais comment savez-vous tout cela, je vous prie?

AGATHE.

Céla peut s'appéler sécret dé comédie,
Qué tout lé mondé sait; mais chacun, Dieu merci,
Sé moqué bien dé l'oncle, et prend votré parti;
On né dit qué du bien de vous, dé votré mère;
C'était un grand acteur qué défunt votre père!
Et qué lé Gouvignac disé cé qu'il voudra;
D'état, je n'en vois point plus beau qué célui-là!
Régardez ma maîtresse, et l'éclat qu'ellé jette
Au double emploi dé reine et dé grandé coquette!
On né voit qué son nom remplir tous les journaux;
Fait-on pour elle assez dé vers, dé madrigaux,
Dé couplets? en tous lieux on chanté ses éloges;
Son aspect met en feu lé parterre et les loges;

AGATHE.

Monsur votré tuteur...

HENRIETTE.

Daricour?

AGATHE.

Oui; lui-même

Est ici directeur du théâtre; il vous aime...

HENRIETTE.

Eh bien?

AGATHE.

Sans voir madame, il vient dé s'en aller,
Et moi, jé n'ai pas eu lé temps dé lui parler;
Il vénait nous presser; mais il perdait sa peine:
Car nous né jouerons pas cé soir, j'en suis certaine.

HENRIETTE.

J'aurais voulu le voir.

AGATHE.

Il réviendra bientôt.
Vous lui dévriez bien glisser un petit mot
En ma faveur...

HENRIETTE.

Pourquoi?

AGATHE.

J'ai bésoin qu'on m'appuie.

HENRIETTE.

Que voulez-vous?

AGATHE.

Jé veux jouer la comédie.

HENRIETTE, souriant.

Ah! ah! jouer...!

AGATHE.

J'aurais dessein dé débuter.
Quand ma maîtresse apprend, jé la fais répéter:
Et jé jouerais fort bien, surtout dans le tragique.

HENRIETTE.

Oh! oui.

AGATHE.

J'ai des moyens; d'abord, quant au physique,
Il né déplaira pas, jé crois.

HENRIETTE.

Non; mais l'accent?
Hein?

AGATHE.

L'açent...? j'en ai peu; quelqués mots, en passant,
Croyez-vous...? cé n'est rien; et quand on a dé l'ame,

Faites-moi jouer Phèdre, Hermione, et comp
Que ces rôles pour vous séront des nouveaut

SCÈNE II.

HENRIETTE seule.

Elle est folle, je pense! Où va-t-elle prétendr
Il faut que j'aie, un jour, le plaisir de l'enten
Ce serait une scène amusante, je croi!
Mais madame Belval, que veut-elle de moi?
Elle va me parler, peut-être, de Sainville,
Et me causer encore un chagrin inutile!
Je ne dois plus le voir... Ah! grand Dieu! le v

SCÈNE III.

HENRIETTE, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Henriette!

HENRIETTE.

C'est vous? vous me saviez ici?
Vous m'y cherchiez?

SAINVILLE.

Moi? non. Soyez-en bie
Je sais que ce serait vous causer trop de peine

HENRIETTE.

A moi, monsieur?

j'ai suivi les conseils et l'ordre de ma mère.

SAINVILLE.

Vous souscrivez sans peine à cet ordre sévère.

HENRIETTE.

Ne pouvant être à vous, j'ai fait ce que j'ai dû.

SAINVILLE.

Ah! vous seriez à moi, si vous l'aviez voulu.
Afin de m'engager d'une manière expresse,
ne vous avais-je pas offert une promesse?
Ainsi, par l'honneur même, à vos lois enchaîné.

HENRIETTE.

Votre oncle jamais ne vous l'eût pardonné.
Vous m'avez dit souvent qu'il vous servit de père
Exiger-vous avec lui ne pas être sincère?
Si ma mère eut raison d'exiger franchement
Que vous eussiez d'abord son plein consentement.
Vous l'a refusé; ce refus nous sépare.

SAINVILLE.

De s'allier à vous qui ne se ferait gloire?

HENRIETTE.

Non, non, je ne sais point ainsi m'en faire accroire.
Soumettons-nous, Sainville, à la nécessité.

SAINVILLE.

Vous tenez ce langage avec tranquillité.
Non, je n'ai jamais eu le bonheur de vous plaire;
Plus que mon oncle encor votre cœur m'est contraire?
Non, vous ne m'aimez point, et votre ame en secret
N'éprouve, en me quittant, ni chagrin, ni regret;
Et que sais-je...? elle en est satisfaite, peut-être...?

HENRIETTE.

Croyez-le, j'y consens; c'est fort bien me connaître.

SCÈNE IV.

HENRIETTE, MADAME BELVAL, en déshabillé du matin, très-élégant; AGATHE, SAINVILLE.

MADAME BELVAL, parlant à sa femme de chambre.

Mademoiselle Agathe, allez; de point en point
Faites suivre cet ordre; et qu'on n'y manque point.

(Agathe sort.)

Eh bien je trouve ici fort bonne compagnie;
Où donc est Daricour?

(à Henriette.)

Bonjour, ma chère amie.

Comment va votre mère...? Embrassez-moi, mon cœur.

HENRIETTE.

Ma mère est assez bien; vous lui faites honneur.

MADAME BELVAL.

Eh! mais, qu'avez-vous donc? je lis sur vos visages
Certain air de chagrin... D'où viennent ces nuages?

HENRIETTE.

Monsieur dans ses discours sait peu me ménager.

SAINVILLE.

Mademoiselle aussi se plaît à m'affliger.

MADAME BELVAL.

Ah! vous êtes brouillés...! La moindre bagatelle
Souvent chez les amants fait naître une querelle;
Ce n'est pas cet instant que vous deviez choisir;
Quand l'ennemi s'avance, il faut se réunir.

SAINVILLE.

Quel ennemi...? Comment?

MADAME BELVAL.

Figurez-vous qu'hier, en traversant la rue,
J'en ai fait tout à coup la rencontre imprévue;
Nous nous sommes tous deux à l'instant reconnus,
Quoique depuis quinze ans nous ne nous fussions vus.
Oui, de notre amitié la date est ancienne,
Et me vieillit un peu; mais qu'à cela ne tienne.
Je restai veuve alors; dans mon affliction
Le major entreprit ma consolation; *
Il y mettait du zèle!...

SAINVILLE.

Il a l'humeur galante!

MADAME BELVAL.

Si je l'avais voulu, je serais votre tante.

SAINVILLE.

Oh! que je le voudrais!

MADAME BELVAL.

L'oncle n'est point changé;
Toujours l'air jeune et vif, le maintien dégagé,
Toujours un ton aimable, un obligeant langage...

SAINVILLE.

Qui donc l'a décidé soudain à ce voyage?

MADAME BELVAL.

Eh! manque-t-on de gens empressés, indiscrets,
Recueillant, répandant tous les bruits, faux ou vrais?
Il a reçu l'avis que, bravant sa défense,

* Voyez la variante (*c*) à la fin de la pièce.

Vous alliez contracter l'hymen dont il s'offense ;
Et d'un si grand malheur voulant vous préserver,
Le cher oncle à Bordeaux s'est hâté d'arriver ;
Sans vous en prévenir, et pour mieux vous surprendre
C'est en hôtel garni qu'il est allé descendre.

SAINVILLE.

Il vous a donc conté...?

MADAME BELVAL.

Ce que je savais bien.
Vous avez fait long-temps les frais de l'entretien.

SAINVILLE.

A ses vieux préjugés vous avez fait la guerre ?

MADAME BELVAL.

Non ; j'ai pris le parti d'écouter, de me taire ;
Il ne se gênait pas ; moi, je trouvais plaisant
Que, ne se doutant pas de mon état présent,
De tant de confiance il me donnât la preuve :

Ce que vous lui cachez, votre état, votre nom.

MADAME BELVAL.

Oh! j'ai fait à mes gens avec soin leur leçon;
Ils diront ce qu'il faut.

SAINVILLE.

Ce léger artifice
Pourrait, si vous vouliez, nous devenir propice.

MADAME BELVAL.

Oui, j'avais eu dessein d'abord de vous servir;
Aux peines des amants mon cœur doit compatir;
Mais ce soin à présent vous est peu nécessaire.

HENRIETTE.

Et par quelle raison?

MADAME BELVAL.

La raison est bien claire.
Je vous affligerais, si j'allais m'en mêler;
Vous étiez tout à l'heure en train de quereller.

SAINVILLE.

J'avais tort; Henriette a sujet de se plaindre.

HENRIETTE.

Non. Je vous ai fâché; j'aurais dû me contraindre. *

MADAME BELVAL.

Allons; fort bien. Sur moi vous pouvez donc compter.

* Voyez la variante (*e*) à la fin de la pièce.

...sieur de Gouvignac, madame, va...
Il est là-bas.

MADAME BERVAL.

Déjà! tant mieux, vraiment!
Est-ce bien lui?

AGATHE.

Lui-même. On l'a connu
Comme il a demandé madame de Courn...

HENRIETTE.

Je vais m'enfuir bien vite.

MADAME BERVAL.

Eh! non; mais si
Il ne vous connaît pas; demeurez, je vous
Je vous ai fait venir tout exprès.

HENRIETTE.

De ma vie
Je n'eus autant de peur.

MADAME BERVAL.

MADAME BELVAL.

L'occasion pourra vous fournir la réplique.
Un prétexte suffit. Je vous seconderai.
Du courage.

HENRIETTE.

Ah! bon Dieu! pour moi, je me tairai.

MADAME BELVAL.

Faites-le donc venir, Agathe.

AGATHE.

Il vient lui-même.

(Agathe sort.)

SCÈNE VI.

HENRIETTE, MADAME BELVAL, M. DE GOUVIGNAC, SAINVILLE.

M. DE GOUVIGNAC.

Belle dame, pour moi c'est un bonheur extrême!
J'étais bien empressé de vous faire ma cour;
Vous me l'avez permis, et, dès le premier jour,
Dès le matin j'arrive...

MADAME BELVAL.

Et je suis enchantée
De vous voir, cher major; je m'étais bien flattée
Que vous n'oublieriez pas...

M. DE GOUVIGNAC, se retournant.

Que vois-je! mon neveu!

Ah! vous voilà, monsieur! je m'attendais si peu...!

SAINVILLE.

Mon oncle, ma surprise est égale à la vôtre.
Nous n'avions pas compté nous voir ici l'un l'autre.

M. DE GOUVIGNAC.

Moi, je viens de chez vous.

SAINVILLE.

Mon Dieu! si j'avais su
Mon cher oncle à Bordeaux, vers lui j'aurais couru.
Mais pourquoi donc chez moi ne pas venir descendre?
N'y pas loger?

M. DE GOUVIGNAC.

Pourquoi? vous devez le comprendre.

(à madame Belval.)

Mais, mon neveu, comment est-il connu de vous?

MADAME BELVAL.

MADAME BELVAL.

Est-il vrai....? j'étais loin d'en avoir le soupçon;
Vous ne m'avez hier pas prononcé son nom.

M. DE GOUVIGNAC.

Cela se peut.

(à Sainville.)

Tu veux faire un beau mariage...?

SAINVILLE.

Mon oncle...!

M. DE GOUVIGNAC.

Me voilà. L'objet de mon voyage
Est de t'en empêcher; prends-en bien ton parti;
Mon caractère s'est rarement démenti;
Et quand j'ai dans ma tête arrêté quelque chose,
Je n'en démords jamais qu'à bonne et juste cause.

MADAME BELVAL.

Et vous faites fort bien. *

M. DE GOUVIGNAC.

Pour rompre son dessein,
Je compte de Bordeaux l'emmener dès demain;
Car, si je l'y laissais...! il ferait la folie!
De chimères d'amour sa cervelle est remplie.
Madame, combattez son caprice fatal,
Et des comédiens dites-lui bien du mal.

MADAME BELVAL.

Vraiment! sans chercher loin, je saurais bien qu'en dire.

* Voyez la variante (*h*) à la fin de la pièce.

Tenez, tous les états prêtent à la satire ; *
Laissons donc ce sujet qui vous met en souci ;
Je veux vous présenter ma nièce que voici.

(à Henriette.)

Approchez.

M. DE GOUVIGNAC.

Dans ses traits on voit l'air de famille.

MADAME BELVAL.

D'une sœur que j'aimais elle est la seule fille.

M. DE GOUVIGNAC.

On ne peut pas la voir sans y prendre intérêt.

MADAME BELVAL.

Répondez, Rosalie.

HENRIETTE, en tremblant.

Ah ! si monsieur promet
De me vouloir du bien, je serai satisfaite.

M. DE GOUVIGNAC.

M. DE GOUVIGNAC.

C'est ma loi très-expresse :
Songez bien à la suivre.

(bas à madame Belval)

A votre aimable nièce
Je voudrais qu'il pût plaire.

MADAME BELVAL, bas au major.

Elle est à votre gré
A ce qu'il me paraît?

M. DE GOUVIGNAC, de même.

Très-fort..

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DARICOUR, se disputant du théâtre avec AGATHE, qui veut l'en d'entrer.

DARICOUR.

Eh! j'entrerai

AGATHE.

Mais, Monsur...!

DARICOUR.

Laissez-donc; il faut que je la
Et tout de suite encore : est-ce moi qu'on renvoie

M. DE GOUVIGNAC.

D'où vient donc tout ce bruit?

MADAME BELVAL, à part.

O ciel! c'est Daricou
C'est notre directeur! comment faire!

SCÈNE VIII.

HENRIETTE, DARICOUR, MADAME B
M. DE GOUVIGNAC, SAINVIL

DARICOUR, à madame Belval.

Bonjour, ma chère ami

M. DE GOUVIGNAC, à part.

chère amie!

MADAME BELVAL.

Ici je suis en compagnie.

DARICOUR.

vois bien.

MADAME BELVAL, à Daricour.

Voici monsieur de Gouvignac.

e château n'est pas bien

MADAME BELVAL, à Daricour.

Eh ! oui. Pour vous, mon cher Mircour

DARICOUR.

Mircour ? Eh ! mais...! comment ?

MADAME BELVAL.

Vous voilà de reto

DARICOUR.

Je n'ai pas été loin.

MADAME BELVAL.

Major, je vous présente

Un de mes amis...

DARICOUR.

Ah ! ce titre-là m'enchante,

Et m'honore.

(en saluant Gouvignac.)

Monsieur...!

M. DE GOUVIGNAC.

Monsieur est...?

MADAME BELVAL.

Financier

DARICOUR.

Oui, c'est-là mon emploi.

M. DE GOUVIGNAC.

C'est un très-bon mé

Je lui fais compliment ; plus d'argent que de peines.

DARICOUR.

Je suis en même temps directeur...

MADAME BELVAL, l'interrompant vivement.

Des domaines.

DARICOUR.

Des domaines...? ah ! oui.

(à part.)

Je comprends, à la fin
On trompe ici quelqu'un.

(haut.)

Madame, il est certain....

(bas à madame Belval.)

J'y veux mettre du mien aussi; laissez-moi faire.

MADAME BELVAL, à Daricour.

Vous voyez dans monsieur un ancien militaire,
Monsieur de Gouvignac, qui servit bien l'état...

DARICOUR.

DARICOUR.

Eh! oui, de l'Inn; c'est celle-là.

M. DE GOUVIGNAC.

Était-ce à Rozenheim?

DARICOUR.

Rozenheim; m'y voilà!
Vous fîtes manœuvrer joliment votre troupe,
Quand de ce monticule elle atteignit la croupe.

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! non; c'était en plaine.

DARICOUR.

Eh! oui, si vous voulez
Il est sûr que le trait est des plus signalés.
Vous vous couvrîtes là d'une immortelle gloire.

M. DE GOUVIGNAC.

Oui; je contribuai, je pense, à la victoire,
En chargeant...! Il fallut que l'ennemi cédât.
Quel grade avait monsieur?

DARICOUR.

J'étais simple soldat.
J'ai cessé de cueillir les lauriers militaires,
Et je me suis jeté depuis dans les affaires.
Me voilà directeur.

MADAME BELVAL.

Messieurs, pour rappeler
L'ancienne connaissance, et la renouveler,
Dînez chez moi tous deux, et vous aussi, Sainville

DARICOUR.

Madame!...

M. DE GOUVIGNAC.

Très-flatté de votre offre civile.

MADAME BELVAL.

Vous aurez, cher major, des convives choisis,
Qui vous divertiront...

M. DE GOUVIGNAC.

Dès qu'ils sont vos amis...

MADAME BELVAL.

Si vous avez affaire, entre nous point de gêne.

M. DE GOUVIGNAC.

Mais...

MADAME BELVAL.

L'heure du dîner n'est pas encor prochaine.

M. DE GOUVIGNAC.

De la permission je vais donc profiter
Pour courir...

DARICOUR.

Ah! ça, ne manquez pas; on fait fort bonne chère
Chez madame. Major, vous buvez sec, j'espère?

M. DE GOUVIGNAC.

Mais pas mal. Au revoir.

(à part.)

Diantre! ce financier,
Chez madame Courmon a l'air bien familier!

(à Sainville.)

Venez-vous, mon neveu?

(Gouvignac et Sainville sortent ensemble.)

SCÈNE IX.

HENRIETTE, MADAME BELVAL, DARICOUR.

HENRIETTE.

Grace au ciel, je respire.

MADAME BELVAL.

Pauvre enfant...! j'avais peine à m'empêcher de rire,
Tandis qu'à sa gaîté, donnant un libre essor,
Daricour a si bien reconnu le major,
Qu'il n'avait jamais vu.

HENRIETTE.

Quoi! c'était une fable?

MADAME BELVAL.

Sans doute.

HENRIETTE.

Moi, j'ai cru tout cela véritable.
s que mon tuteur est bon comédien.

DARICOUR.

ue je suis entré, je n'y comprenais rien.
donc ce major, cet oncle de Sainville,
ous fait bien souffrir, mon aimable pupille.

HENRIETTE.

je ne souffre point. C'est à vous, mon tuteur,
ais-je l'oublier? que je dois mon bonheur;
travail me suffit; il fait vivre ma mère;
st par vos bienfaits...

DARICOUR.

Que dites-vous, ma chère?

HENRIETTE.

la vérité; si d'utiles leçons

Et grand acteur, ma foi...! comme il jouait Vendôme !
Oreste! Rhadamiste...! on s'en souvient encor!
Et, parbleu! n'en déplaise à monsieur le major,
Il devrait être fier de vous avoir pour nièce;
Vous tenez du talent vos titres de noblesse.

MADAME BELVAL.

Il pense, par malheur, tout autrement que nous,
Et l'amour de Sainville excite son courroux.
Mais nous viendrons à bout de cet oncle intraitable.
(à Daricour.)
Vous me seconderez?

DARICOUR.

Oui, si j'en suis capable.

MADAME BELVAL, à Henriette.

Voulez-vous qu'avec lui je vous prie à dîner?

HENRIETTE.

De ma mère long-temps je ne puis m'éloigner;
Elle est seule, et m'attend.

DARICOUR.

Retournez auprès d'elle
Offrez-lui mon respect, mon amitié fidèle.

MADAME BELVAL.

Faites-lui partager l'espoir que je conçoi.

HENRIETTE.

Je l'instruirai surtout de vos bontés pour moi
(E

SCÈNE X.

MADAME BELVAL, DARICOUR.

DARICOUR.

us pouvons donc enfin causer sans nul obstacle.

MADAME BELVAL.

lons de mon dîner.

DARICOUR.

Parlons de mon spectacle.

MADAME BELVAL.

! s'il vous plaît, d'abord, songeons au plus pressé.

DARICOUR.

plus pressé, c'est moi; je suis embarrassé...

MADAME BELVAL.

ec le cher major savez-vous qui j'invite?

MADAME BÉLVAL.

Il nous faudra Darmainville et sa femme,
Limeuil...!

DARICOUR.

Le premier rôle! y pensez-vous, madame?

MADAME BÉLVAL.

Montigny le comique; il nous divertira.

DARICOUR.

Sans doute... et mon théâtre aujourd'hui fermera.

MADAME BÉLVAL.

Mais, comme vous voudrez. Pour moi, je suis malade.

DARICOUR.

Vous ne vous gênez pas, ma chère camarade.

MADAME BÉLVAL.

Bon! si vous le voulez, cela peut s'arranger.

DARICOUR.

Oui, quand l'affiche est mise.

MADAME BÉLVAL.

On n'a qu'à la changer.

DARICOUR.

La recette, ce soir, n'en sera pas meilleure.

MADAME BÉLVAL.

Mais non. Ceux qui joueront s'en iront de bonne heure
En se levant de table; ainsi point d'embarras.

DARICOUR.

Ma chère amie, et vous, là, ne jouerez-vous pas?
Dans la petite pièce, au moins, je vous conjure...

MADAME BELVAL.

Puisque vous le voulez, mettez donc *la Gageure ;*
Mais vous me saurez gré de l'effort que je fais...

DARICOUR.

Le grand effort !...

MADAME BELVAL.

C'est bien pour vous, je vous promets
Et je ne jouerai pas la semaine prochaine.

DARICOUR.

Comment...?

MADAME BELVAL.

Mon médecin veut que je me promène.

DARICOUR.

A son moindre caprice il faut me résigner !...

MADAME BELVAL.

Vous ne m'en voudrez pas...! j'ai du monde à dîner.

(Elle sort.)

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MADAME BELVAL, DARICOUR.

DARICOUR.

Ma foi! je vous le dis, sans fade complaisance,
Personne autant que vous n'a de grace et d'aisance;
Bien faire les honneurs est un de vos talents;
Et quel dîner...! parfait! tous vos vins excellents!
J'admirais du major l'appétit indomptable;
A la place d'honneur, auprès de vous, à table,
Mangeant bien, buvant mieux, mais galant, empressé,
Par vous de mots flatteurs bien souvent caressé,
Il vous aime, il est pris; le moyen qu'il résiste...!
De vos adorateurs il va grossir la liste...

MADAME BELVAL.

Allons; vous plaisantez.

DARICOUR.

Je parle tout de bon.

MADAME BELVAL.

Il pensait courtiser madame de Courmon;
Pour moi, je m'amusais, plus qu'on ne saurait croire,
De voir ce bon major, si plein de vaine gloire,

Et des comédiens ennemi déclaré,
D'actrices et d'acteurs être à table entouré,
S'y plaire, avec eux tous jouer gaîment son rôle,
Rire et boire d'autant...

DARICOUR.

Le tour est assez drôle;
Mais vous compromettez ainsi la dignité
De monsieur Gouvignac...

MADAME BELVAL.

Dites sa vanité.

DARICOUR.

A propos, je vous veux parler de Cléofile;
A cette pauvre enfant vous pourriez être utile;
Elle va nous quitter.

MADAME BELVAL.

Ah! vous la renvoyez...?

DARICOUR.

MADAME BELVAL.

Par votre arrangement
Il faut à Cléofile un autre engagement.

DARICOUR.

C'est cela. J'ai recours à vos bontés pour elle.
Le directeur d'Angers... vous savez... qui s'appelle...
Un nom en gnic, en gnac. Je suis mal avec lui;
Mais on m'apprend qu'il est à Bordeaux aujourd'hui,
Et très-probablement vous aurez sa visite.
Il a déja promis d'engager la petite.
Recommandez-la-lui.

MADAME BELVAL.

Vraiment de tout mon cœur.
C'est une bonne enfant, bavarde, par malheur,
Étourdie, et sujette à beaucoup de caprices.
Mais d'Angers son talent doit faire les délices.
Oui; je la placerai.

DARICOUR.

Je vous suis obligé.
Tenez; ce soir, malgré le spectacle changé,
Je crois que nous pourrons avoir encor du monde;
Je m'en vais au théâtre, où je ferai ma ronde...

MADAME BELVAL.

Nos camarades sont tous partis à présent;
J'irai bientôt...

DARICOUR.

Voici votre nouvel amant,
Monsieur de Gouvignac, qui vous cherche, sans doute.

SCÈNE II.

DE GOUVIGNAC, MADAME BELVAL, DARICOUR.

M. DE GOUVIGNAC, à part, en entrant.

udit financier est toujours sur ma route,
à-tête avec elle... Ah...!

DARICOUR.

Monsieur le major.
nté dans ces lieux de vous trouver encor!
s sortir.

M. DE GOUVIGNAC, saluant.

Monsieur!...

(à madame Belval.)

Toute votre assemblée
après le dîner, promptement écoulée;

MADAME BELVAL.

Elle a voulu ce soir
Aller passer le temps chez une bonne amie;
Elle est timide, et craint nombreuse compagnie.

M. DE GOUVIGNAC.

Vous aviez là des gens qui parlaient de bon sens,
D'autres remplis d'esprit, et fort divertissants.
Ce sont là vos amis?... je vous en félicite.

MADAME BELVAL.

Je les vois tous les jours.

M. DE GOUVIGNAC.

Ils ont bien du mérite;
Et leur société me conviendrait très-fort.

MADAME BELVAL.

Ils seraient bien flattés...

M. DE GOUVIGNAC.

J'ai vu cela d'abord:
Des femmes de bon ton, aussi sages que belles!

DARICOUR.

Pour la fidélité ce sont des tourterelles!

M. DE GOUVIGNAC.

Oh! je n'en doute pas. Ce sont des connaisseurs,
Que ces messieurs!... vraiment! ils jugent les auteurs!

DARICOUR.

Ils les savent par cœur.

M. DE GOUVIGNAC.

Ils ont de la lecture,
Et m'ont paru versés dans la littérature.

DARICOUR.

Dans celle du théâtre.

M. DE GOUVIGNAC.

Ils en parlaient fort bien.

MADAME BELVAL.

Je n'aimais pas pour vous ce sujet d'entretien.
Il pouvait vous déplaire, en rappelant vos peines.

M. DE GOUVIGNAC.

Il m'a bien quelquefois fait penser aux fredaines
De monsieur mon neveu; mais, d'un autre côté,
Il me divertissait, et je l'ai fort goûté;
Car, avec de l'esprit, qui n'aime le théâtre?
Avez-vous qu'autrefois j'en étais idolâtre?
Dans ma jeunesse, à Lille, étant en garnison,
Je jouais le tragique en certaine maison;
Je disais d'une voix noble et passionnée:
Vertueuse Zaïre, avant que l'hyménée,
La Zaïre était la dame

Aux artistes comment êtes-vous si contraire?
Sur eux, dans vos discours, quand vous vous déchaine

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! n'ai-je pas raison?

MADAME BELVAL.

Je ne crois pas.

M. DE GOUVIGNAC.

Tenez,
Je pense mal surtout, moi, des comédiennes,
Parce que... vous savez... que ce sont des sirènes...
Il faut s'en défier; aussi n'est-ce pas moi
Qu'elles pourront tromper; et j'en donne ma foi.

DARICOUR.

Ah! ne jurons de rien. Tel qui croit les connaître
Souvent en fut la dupe, ou bien est près de l'être.
Major, je vous salue.

M. DE GOUVIGNAC.

Adieu, monsieur, adieu.

SCÈNE III.

M. DE GOUVIGNAC, MADAME BELVA

M. DE GOUVIGNAC.

Il me tardait beaucoup qu'il fût hors de ce lieu;
J'ai bien à vous parler; je souffrais le martyre;
Devant tant de témoins je n'ai pu vous rien dire.
Il faut que je m'explique, et vous ouvre mon cœur.

Oui, de vous retrouver puisque j'ai le bonheur,
Je ne veux plus vous perdre; enfin, aimable amie,
Ce jour va décider du destin de ma vie;
Et c'est vous qui pourrez d'un seul mot le fixer.

MADAME BELVAL.

Quelle vivacité!... je ne sais que penser...
(à part.)
Bon! je le vois venir.

M. DE GOUVIGNAC.

Que de fois, à Grenoble,
J'admirai vos vertus, votre conduite noble!
Quoique feu votre époux, ce brave de Courmon,
Ne vous eût rien laissé qu'un honorable nom,
Vous aviez les respects, l'universel hommage...

MADAME BELVAL.

Vous êtes indulgent, et tenez un langage

MADAME BELVAL.

En effet, sans avoir ce qu'on nomme opulenc
Je ne suis point à plaindre, et je ne me plais

M. DE GOUVIGNAC.

Je puis, de mon côté, dire autant sur ce poi
Je suis fort à mon aise, et ma fortune est cla
Quarante mille francs de rente en fonds de t
On vient me voir; chez moi je tiens comme
Savez-vous ce qui manque en ce noble séjou
Une dame du lieu, charmante, respectable,
Qui fasse les honneurs du château, de la tabl

MADAME BELVAL.

Vous les faites, sans doute.

M. DE GOUVIGNAC.

Ah! c'est bien di
Quel attrait autour d'elle une femme répand
Par sa seule présence elle anime, elle égaie!
Elle enchante un désert!

MADAME BELVAL.

La remarque est l
Mais comment se fait-il, pensant de la façon
Qu'un homme tel que vous soit demeuré gar

M. DE GOUVIGNAC.

Oh! de me marier j'ai souvent eu l'envie;
Souvent je m'ennuyais de mon genre de vie :
Mais j'étais retenu par la réflexion.
Les femmes, à présent, ont si peu de raison!
J'ai trompé des maris; j'ai craint qu'une coq

Ne me fit du passé trop bien payer la dette :
Vous seule avez fixé mes vœux irrésolus;
Et, si vous consentez, je ne balance plus.

MADAME BELVAL.

Vous m'honorez beaucoup par tant de confiance;
Mais c'est aller bien vite, et votre impatience
Me surprend à tel point...

M. DE GOUVIGNAC.

Je sais ce que je fais;
Depuis assez long-temps, je crois, je vous connais.
Nos jeunes officiers, troupe leste et volage,
Echouaient près de vous, perdaient leur étalage;
Par votre air réservé vous les déconcertiez :
Toute jeune et charmante enfin que vous étiez,
Jamais un seul soupçon, jamais la médisance
De s'exercer sur vous n'aurait pris la licence.

MADAME BELVAL.

Est-ce bien sérieux? vous plaisantez peut-êtr

M. DE GOUVIGNAC.

Doutez-vous d'un amour dont je ne suis pas
Oui, d'un amour... enfin voilà le mot lâché.
Jamais autant que vous femme ne m'a touch
Mon cœur garda toujours votre adorable im
Le ciel, de sa faveur pour me donner un gag
M'a ramené vers vous...

MADAME BELVAL.

Oh! çà, voyez un pe
Si vous êtes bien juste envers votre neveu?
Devriez-vous pour lui vous montrer si sévè
Par vous-même jugez ce que l'amour fait fai
Et soyez indulgent.

M. DE GOUVIGNAC.

Allez-vous maintenant
Parler pour mon neveu? pour cet extravaga
Répondez-moi plutôt, et consentez de grac

MADAME BELVAL.

Mais il faudrait d'abord que je me consultas

M. DE GOUVIGNAC.

Donnez-moi quelque espoir; il me sera bien

SCÈNE IV.

M. DE GOUVIGNAC, MADAME BELVAL, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Me voilà libre enfin; je reviens près de vous.

M. DE GOUVIGNAC.

Ah! c'est vous, mon neveu? nous parlions de vous-même

MADAME BELVAL.

Oui; je veux obtenir de votre oncle, s'il m'aime,
De vous laisser encore un peu de temps ici. *

M. DE GOUVIGNAC.

Oh! mais...

MADAME BELVAL.

Je dois donner un concert ces jours-ci;

SCÈNE V.

M. DE GOUVIGNAC, MADAME AGATHE, SAINVILL

AGATHE, à madame Belval.

Madame aura changé de dessein, par hasar
Elle devait aller...

MADAME BELVAL.

Comment?... est-il si tard

AGATHE.

Huit heures vont sonner.

MADAME BELVAL.

Allons; je sors l
Je reviendrai... major, pardon si je vous q
Et j'espère, en rentrant, vous retrouver ic

M. DE GOUVIGNAC.

Dans l'intervalle, moi, je vais sortir aussi :
Je retourne chez moi; j'ai des lettres à fai

MADAME BELVAL.

Ecrivez-les ici; ce n'est pas une affaire.
Voilà ce qu'il vous faut.

M. DE GOUVIGNAC.

Mais je crains de

MADAME BELVAL.

Non, non : attendez-moi. Faut-il vous l'or

M. DE GOUVIGNAC.

Si vous me défendiez de sentir votre absen

Je ne répondrais pas de mon obéissance.
Revenez donc bientôt.

MADAME BELVAL.

Dès que je le pourrai.

M. DE GOUVIGNAC.

J'attends votre réponse.

MADAME BELVAL.

Eh bien! j'y penserai.

M. DE GOUVIGNAC, en lui baisant la main.

Aurai-je le bonheur qu'elle soit favorable?

(Madame Belval sort avec Agathe.)

SCÈNE VI.

M. DE GOUVIGNAC, SAINVILLE.

M. DE GOUVIGNAC.

Dites-moi donc comment cela pourrait vous plaire.

SAINVILLE.

J'espérerais alors, s'il faut ne rien vous taire,
Trouver en vous bien plus d'indulgence pour moi.

M. DE GOUVIGNAC.

Ah! vous l'espéreriez? je ne vois pas pourquoi. *
Sainville, savez-vous ce que vous devez faire?
A sa charmante nièce efforcez-vous de plaire.

SAINVILLE.

A sa nièce?

M. DE GOUVIGNAC.

Oui, sans doute, à cet aimable enfant
Dont l'air est si modeste et le ton si décent :
Moi, j'aimerais beaucoup une nièce pareille...

SAINVILLE.

Vous me le conseillez?

M. DE GOUVIGNAC.

Oui, je vous le conseille.

SAINVILLE.

Peut-être qu'avant peu vous changerez d'avis.

M. DE GOUVIGNAC.

Je n'en changerai point; c'est moi qui vous le dis.

SAINVILLE.

Mon oncle à vos bontés je dois tout dès l'enfance;
Mon cœur vous a voué respect et déférence...

* Voyez la variante (*o*) à la fin de la pièce.

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! n'en parle pas tant; songe à me les prouver;
Songe à former des nœuds que je puisse approuver.
Comment peux-tu, bravant ma colère et le blâme,
Dans cet état exprès aller choisir ta femme?

SAINVILLE.

Ce n'est point son état, je vous l'ai déja dit.
Mais cet état, enfin, on l'aime, on l'applaudit;
Y réussir n'est pas une petite chose:
Que d'efforts il exige! et combien il suppose
De dons de la nature et de talents acquis!
Avec force, avec grace, avec un goût exquis,
De nos auteurs fameux embellir les ouvrages,
D'un public éclairé mériter les suffrages,
Se transformer sans cesse, et montrer tour à tour
L'ambition, la haine, et la joie, et l'amour,
Le crime et ses remords, l'innocence et ses charmes

SAINVILLE.

Vous m'y faites penser : non, il ne l'était point;
Mais c'était un grand homme; accordez-moi ce point.
Il commença son nom; il fut son propre ouvrage,
Et sans doute on l'en doit admirer davantage.
Il naquit plébéien; mais au rang le plus haut,
Par son talent divin il s'éleva bientôt;
Et ce noble nouveau, sauvant Rome trahie,
Le premier fut nommé père de la patrie. *
Pour moi, que suis-je, enfin? un guerrier, un soldat,
Dont le bras, dont la vie appartient à l'état;
Mais mon cœur est à moi; souffrez que j'en dispose;
Faut-il qu'à mon bonheur mon cher oncle s'oppose?
De grace...

M. DE GOUVIGNAC.

Épargne-moi des discours superflus.

SAINVILLE.

Si vous me permettiez...

M. DE GOUVIGNAC.

Je ne t'écoute plus :
Ton fol aveuglement et m'indigne et m'afflige.
Laisse-moi seul.

SAINVILLE.

Mon oncle?

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! laisse-moi, te dis-je.

* Voyez la variante (*q*) à la fin de la pièce.

CLÉOFILE.

Actrice au grand théâtre, à Bordeaux; et je viens
Pour vous faire, monsieur, juger de mes moyens.
Ici, j'étais en chef pour les jeunes princesses,
Les ingénuités; il n'est guère de pièces
Où je ne sache un rôle; enfin, je tiens l'emploi.
De ne me point vanter je me fais une loi;
Mais j'ai tout ce qu'il faut pour réussir de reste;
Un organe touchant, la diction, le geste,
Une ame!... trop sensible!... enfin, sans me flatter,
Je sais bien qu'à Bordeaux on va me regretter:
J'avais de l'agrément; j'étais bien accueillie;
Mais mon talent, monsieur, m'a fait une ennemie.
Vous la connaissez bien.

M. DE GOUVIGNAC.

Moi?

M. DE GOUVIGNAC.

Moi? que je vous engage?

CLÉOFILE.

D'abord il faut m'entendre; et, si cela vous plaît,
Je m'en vais devant vous dire quelque couplet.
Par où commencerai-je? hein?... tragique ou comique?
Choisissez; vous pourrez me donner la réplique.

M. DE GOUVIGNAC.

La réplique! oui, je suis à cela bien instruit,
Allons, la comédie à présent me poursuit,
Pour me faire enrager.

CLÉOFILE.

Voudriez-vous Junie,
Atalide, Aricie, ou bien Iphigénie?

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! non, non; mon dieu! non. Je ne veux rien du tout.

CLÉOFILE.

Pardonnez-moi: je dois consulter votre goût.
Prenons, en comédie, Agnès, ou la pupille,
Marianne, Henriette, Isabelle, Lucile.

M. DE GOUVIGNAC.

Mais à qui croyez-vous parler? car je suis las,
A la fin...

CLÉOFILE.

Comment donc?... à qui?... N'êtes-vous pas
Le directeur d'Angers?... un honnête et brave homme...!
N'est-ce pas Baudignac... Gouvignac qu'on vous nomme?
Et ne venez-vous pas, en secret, à Bordeaux,
A dessein d'engager quelques sujets nouveaux?

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! non, non.

CLÉOFILE.

Vous chantez très-bien la basse-taille!

M. DE GOUVIGNAC.

La basse-taille!... allons... je crois qu'elle me raille.

CLÉOFILE.

Les pères nobles sont votre emploi, m'a-t-on dit?

M. DE GOUVIGNAC.

Débrouillons une fois ce quiproquo maudit:
Je suis, pour parler net et sans plaisanterie,
Bon gentilhomme, ancien major d'infanterie,
Monsieur de Gouvignac, et non pas directeur,
Ni basse-taille... Eh! mais, ai-je l'air d'un chanteur?

CLÉOFILE.

On peut bien se tromper sans vous faire une offense.
Je croyais, on m'a dit... Du moins, par complaisance

La dame du logis est une femme aimable.

CLÉOFILE.

Très-aimable !... un talent !...

M. DE GOUVIGNAC.

Et sage, et raisonnable.

Elle n'est point actrice.

CLÉOFILE.

Eh ! mais, pardonnez-moi.

M. DE GOUVIGNAC.

Où prenez-vous cela ?

CLÉOFILE.

Je le sais bien, je croi.

Belval...

M. DE GOUVIGNAC.

Eh ! ce n'est point Belval qu'elle se nomme ;
C'est madame Courmon, veuve d'un gentilhomme,
D'un très-bon officier...

CLÉOFILE.

Eh ! oui, nous y voilà,
Courmon ! elle portait autrefois ce nom-là.
Je sais bien qu'elle était veuve d'un militaire ;
Mais vous savez aussi ce qu'on fait d'ordinaire,
Quand on prend le théâtre : on quitte son vrai nom,
Et l'on s'en donne un autre alors de sa façon.
Je m'appelle Angélique, et non pas Cléofile ;
Et ma mère, Gambard ; c'est son nom par la ville.

M. DE GOUVIGNAC.

Parbleu ! mademoiselle Angélique Gambard.

Je suis fort redevable au bienheureux hasard
Qui me donne l'honneur de votre connaissance...

CLÉOPILE.

Pour madame Belval, elle a de la naissance,
De l'éducation, l'air du monde; en un mot,
Un ton que je copie, et que j'aurai bientôt:
Tout le monde le dit.

M. DE GOUVIGNAC.

Elle!... comédienne!
Madame de Courmon...! En êtes-vous certaine?

CLÉOPILE.

Certaine!... on n'en peut pas douter, assurément.
Tous les jours elle joue, et même en ce moment.

J'ai faite là..! Monsieur, n'allez pas, je vous
Dire que c'est par moi que vous avez appris..

M. DE GOUVIGNAC.

Je n'en puis revenir, et je suis si surpris!..

CLÉOFILE.

Mon dieu..! je vous ai fait peut-être de la pe

M. DE GOUVIGNAC.

Oh! oui, beaucoup.

CLÉOFILE.

Peut-être aussi que je

M. DE GOUVIGNAC.

Cela se pourrait bien.

CLÉOFILE.

Je vais donc m'en all
A madame Belval vous voudrez bien parler

M. DE GOUVIGNAC.

Oui, je lui parlerai; je vais ici l'attendre.

CLÉOFILE.

Ah! que j'aurai, monsieur, de graces à vou
Lorsque vous passerez par Angers, quelque
J'espère avoir l'honneur de vous y voir. Bo
Je vous salue.

M. DE GOUVIGNAC.

Adieu.

(Cléof

La cruelle aventure!
, la revoir après une pareille injure!
, ne l'attendons pas... il faudrait éclater!
le fait est certain, et je n'en puis douter...
neveu... le sait-il..? eh! oui... je me rappelle
ains mots qu'il a dits, lorsque nous parlions d'elle.
voici la suivante.

SCÈNE XX.

E GOUVIGNAC; AGATHE portant u
ier à robes, ou un carton, qu'elle pose sur
ble.

AGATHE.

Ah! monsur, dans l'instan
va rentrer: ié

Vous étiez satisfait en sortant du dîner...!

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! je ne m'en plains pas, non plus que de
Leurs manières étaient les plus récréatives.
A propos, qui sont-ils? ne les connais-tu pa

AGATHE.

Eh! mais, monsur, cé sont des gens dé tou
Qué vous dirai-jé moi? cé sont des militai
Négociants, marins, financiers, gens d'affa
Tous fort honnêtes gens.

M. DE GOUVIGNAC.

Je t'entends. Va,
Tout naturellement qu'ils sont comédiens.

AGATHE.

Comédiens..? Eh! quoi?

M. DE GOUVIGNAC.

Voyez la perfidie!
On s'est, à mes dépens, donné la comédie!
Mais, morbleu!... qu'en dis-tu, sais-je à quo
Adieu. Je sors d'ici, pour n'y plus revenir.

(Il va

AGATHE.

Quelle vivacité!

M. DE GOUVIGNAC, revenant sur

Dis bien à ta maîtresse
Que la pièce est finie, et que l'intrigue cesse
Elle a fort bien joué; j'en conviens avec toi.
Mais, pour le dénoûment, qu'on se passe d

on va !... jé lé vois... la mine est éventée...!
é laissé vraiment !... toute déconcertée...!
lamé va rentrer. Quoiqu'on ait dé l'esprit,
ment la saluer dé cé fâcheux récit ?

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MADAME BELVAL, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Voilà tout le succès de ce bel artifice!
Mon oncle a découvert que vous êtes actrice;
Il veut partir.

MADAME BELVAL.

Eh bien! laissez-le s'en aller.

SAINVILLE.

Je suis au désespoir.

MADAME BELVAL.

Pourquoi vous désoler?

SAINVILLE.

C'est qu'il ne prétend pas faire seul le voyage;
A minuit j'ai reçu de sa part un message
Qui m'annonce qu'il compte être en route anjou
Et m'enjoint d'être prêt à partir avec lui.
Ainsi jugez...

MADAME BELVAL.

J'entends. Cet ordre vous afflige

Ne craignez rien.

SAINVILLE.

Comment?

MADAME BELVAL.

Ne craignez rien, vous dis-je.
Il ne partira pas, et je vous en réponds.

SAINVILLE.

Sur quoi le jugez-vous?

MADAME BELVAL.

Sur de bonnes raisons.
Pensez-vous, s'il vous plaît, quand on est dans ma chaîne,
Qu'on puisse la briser avec si peu de peine?
Vous vous trompez beaucoup; et, sans trop me flatter,
Il faut quelques efforts, mon cher, pour me quitter.
Mais que veut Daricour?

DARICOUR, à Sainville.

Dites-lui que tout seul il se mette en chemin;
Et, s'il part aujourd'hui, mariez-vous demain;
A ces oncles fâcheux il faut apprendre à vivre:
C'est mon avis, à moi.

SAINVILLE.

Que ne puis-je le suivre!
J'avais voulu d'abord, et vous le savez bien,
Former, sans son aveu, ce cher et doux lien;
Henriette et sa mère ont résisté sans cesse;
Je leur ai mille fois offert une promesse;
La voici bien signée; et voulez-vous encor
Aller la leur offrir?

DARICOUR.

Oh! non pas; j'aurais tort,
Et j'échouerais. La mère a l'esprit ferme et sage.
Ce papier-là ne peut être d'aucun usage.

SAINVILLE.

C'est mon oncle d'abord qu'il faut persuader.

DARICOUR.

Soit. Mais, comme jamais il ne voudra céder...

SAINVILLE.

Vous me désespérez; ce papier inutile
N'est bon qu'à déchirer...
(Il va pour le déchirer.)

MADAME BELVAL, le lui prenant des ma

Que faites-vous, Sain
Voyons, cette promesse, il faut me la donner.

...us verrons; et, pourvu qu'
e suis femme d'abord, et puis comédienn
l m'aime; je suis loin d'en vouloir abuser;
'our de bonnes raisons je ne puis l'épouser;
l ne les connaît pas.

SAINVILLE.

Il est vrai; pas encore;
Mais il peut découvrir bientôt ce qu'il ignore.

MADAME BELVAL.

: me hâterai donc de travailler pour vous.

SAINVILLE.

mment le ramener et vaincre son courroux?

MADAME BELVAL.

me le théâtre? eh bien! j'ai quelque envie
ıi faire avec moi jouer la comédie;
qu'il s'en doute encor; j'aurai bien le talent
ınger une scène...

SCÈNE III.

DARICOUR, MADAME BELVAL, AGATHE, SAINVILLE.

AGATHE, accourant.

Ah! madame, à l'instant
Monsur dé Gouvignac arrivé. Qué lui dire?

SAINVILLE.

Mon oncle?

AGATHE.

Eh! oui, monsur.

DARICOUR, à madame Belval.

Cela vous fait sourire!
Je vous avais bien dit qu'il ne partirait pas.

AGATHE.

Antoiné lé rétient quelques instans là-bas;
Mais il né peut tarder.

SAINVILLE.

Eh bien! qu'allez-vous faire

MADAME BELVAL,

Il faut nous concerter d'abord sur cette affaire,
Convenir de nos faits, de crainte d'accidents;
Allons apprendre un peu nos rôles là-dedans.
Agathe, restez-là.

AGATHE.

Moi?... mais, qué lui dirai-je

MADAME BELVAL.

Tout ce que vous voudrez.

AGATHE.

Encor?...

MADAME BELVAL.

Dites... que sais-je
Que madame est dehors, qu'elle vient de sortir,
Mais qu'elle va rentrer... Sachez un peu mentir.

AGATHE.

Ah! madame sait bien comme je ments pour elle,
Quand il en fait besoin.

DARICOUR.

Cette fille a du zèle.

MADAME BELVAL, à Daricour.

Mauvais plaisant! Venez

Qué jé vaux bien, jé pense, et qui fait sa fortune...
Jé veux fairé la mienne... Eh! donc?... mais lé voici.
Sachons cé qu'il nous veut.

SCÈNE V.

M. DE GOUVIGNAC, AGATHE.

M. DE GOUVIGNAC, à part, sans voir Agathe.

Je prends le bon parti;
Se fâcher est folie. Eh bien! elle est actrice;
Loin de m'en plaindre, il faut que je m'en applaudisse;
Cela va m'être utile.... on pourra s'arranger...
Il est un *decorum* qu'il faudra ménager...

AGATHE, à part.

Qué dit-il là tout seul?

M. DE GOUVIGNAC, à part.

Ah! voici la suivante.

AGATHE, de même.

Jé pensé qu'il mé voit.

M. DE GOUVIGNAC, de même.

Gagnons la confidente;
Elle peut me servir.

AGATHE, toujours à part.

Approchons dé plus près.

M. DE GOUVIGNAC, de même.

Il la faut, en payant, mettre en mes intérêts.
(haut.)
Votre belle maîtresse...

s, si je puis [illegible] nouv
'attendrai, je cro [illegible] nt
[illegible] ut.

AGATHE.

sur est bien galant.

M. DE GOUVIGNAC.

Vous êtes fort jolie.

AGATHE.

r, on mé l'a dit quelquefois dans ma vie.

M. DE GOUVIGNAC.

nnaîtriez-vous, par hasard, ces bijoux?

AGATHE.

M. DE GOUVIGNAC.

te bague-ci, comment la trouvez-vous?

AGATHE.

né céla brille?

M. DE GOUVIGNAC.

M. DE GOUVIGNAC.

C'est une bagatelle.

oint de remercîment.

AGATHE, à part.

Céla commencé bien.

M. DE GOUVIGNAC.

Hier, j'étais fâché; ce matin, je revien...

AGATHE, à part.

Peut-être il veut m'aimer, qué sait-on? par vengeance.

M. DE GOUVIGNAC.

J'attends beaucoup de vous, de votre intelligence...

AGATHE.

Ah! monsur... vous avez dé si noblés façons...!

M. DE GOUVIGNAC.

Dites, puis-je espérer...?

AGATHE.

Qué vous plaît-il?... voyons.

M. DE GOUVIGNAC.

Eh bien! ma chère enfant, il faut, avec adresse,
Parler en ma faveur à ta belle maîtresse.

AGATHE, à part.

Hé donc! jé mé trompais.

M. DE GOUVIGNAC.

Je crois que, sur ses pas

Des courtisans nombreux...

AGATHE.

Hé! nous n'en manqu

M. DE GOUVIGNAC.

Parlons à cœur ouvert. Dans le nombre, ma chère,
N'est-il pas un heureux qu'en secret on préfère :
Par exemple... Mircour ?

AGATHE.

Qui ? lé financier ?

M. DE GOUVIGNAC.

Oui.
Qu'en dis-tu...?

AGATHE.

Né prénez aucun soupçon dé lui ;
Jé réponds...

M. DE GOUVIGNAC.

J'ai cru voir...

AGATHE.

C'est qu'ils ont voulu rire

(Jouant la surprise.)

Ah! major, vous ici?

M. DE GOUVIGNAC.

Madame, vous voyez...

MADAME BELVAL.

Quoi!... me surprendre ainsi...

Je rentre, et je vous trouve... Ah! je suis tout émue!

M. DE GOUVIGNAC.

Qu'avez-vous?... est-ce moi?

MADAME BELVAL.

Sans être prévenue...

Quand je n'espérais plus de jamais vous revoir...

C'est un saisissement!... j'ai besoin de m'asseoir.

Vous permettez?... Agathe! un siége.

AGATHE, à part.

L'entend-elle!

M. DE GOUVIGNAC, donnant promptement un siége

Je vais en donner un. Laissez, mademoiselle.

MADAME BELVAL, assise.

C'est bien aimable à vous d'être ainsi revenu!

Je vous reconnais là.

M. DE GOUVIGNAC.

Comment!... aviez-vous c

MADAME BELVAL.

Vous aviez, m'a-t-on dit, montré tant de colè

Vous m'avez fait bien mal...!

M. DE GOUVIGNAC.

Si j'ai pu vous

on. J'aurais besoin de causer avec vous.

MADAME BELVAL.

Donnez à monsieur un siége, et laissez-nous.

THE, donne un siége au major, et dit, à part, en s'en allant

cé qui s'appelle un talent véritable!

ssé lé major dans un péril notable.

SCÈNE VII.

DE GOUVIGNAC, MADAME BELVAL.

M. DE GOUVIGNAC.

vous un peu mieux?

MADAME BELVAL.

Oui; ce ne sera rien.

ez-vous.

M. DE GOUVIGNAC, assis et à part

L'amour chez la beauté se fixe avec plaisir.
Je formais, à l'instant, un plan sage, très-sage,
Qui m'offrait du bonheur la séduisante image.

MADAME BELVAL.

Quel est-il ?

M. DE GOUVIGNAC.

Je voudrais vous le faire adopter:
Ce serait d'être unis, de ne nous plus quitter.

MADAME BELVAL.

A de pareils discours comment croirai-je encore?
Vous ne pouvez m'aimer.

M. DE GOUVIGNAC.

Qui ? moi ? je vous adore.

MADAME BELVAL.

Depuis que vous savez quel état est le mien...

M. DE GOUVIGNAC.

Qu'importe? à mon projet cela ne gâte rien.
Heureux de posséder une charmante amie,
Par mille attentions j'embellirais sa vie;
Je voudrais prévenir le moindre de ses vœux....

MADAME BELVAL.

Plaît-il...?

M. DE GOUVIGNAC.

Tout deviendrait commun entre nous deux:
Entre amis, entre amants, sans scrupule on partage.
Quand le cœur s'est donné.

MADAME BELVAL.

Quel est donc ce langage?

A qui s'adresse-t-il...? est-ce à moi, s'il vous plaît?

M. DE GOUVIGNAC, un peu déconcerté.

Madame!...

MADAME BELVAL.

Vous rêvez, à ce qu'il me paraît?

M. DE GOUVIGNAC.

Quel ton!

(à part.)

Ce n'est pas là comme il fallait s'y prendre.

MADAME BELVAL, se levant.

Je vous estime assez pour ne vous pas comprendre.

M. DE GOUVIGNAC, se levant aussi, et à part.

Elle refuse!... allons! c'est tout de bon, ma foi!

MADAME BELVAL, à part.

Ah! monsieur le major, vous pensez mal de moi?
Je ne l'aurais pas cru.

M. DE GOUVIGNAC

M. DE GOUVIGNAC.

De madame Belval je pense encor très-bien ;
Daignez croire...

MADAME BELVAL.

Écoutez, et rendez-moi justice.
Je suis franche, sincère, exempte d'artifice.
Mon état actuel ne m'avait fait jamais,
Jusqu'à ce moment-ci, connaître les regrets ;
J'ouvre les yeux ; j'y vois un malheur véritable ;
J'avais cru retrouver un ami... bien aimable...
Un ami que jamais je n'avais oublié ;
J'ai retrouvé l'ami, mais non pas l'amitié.

M. DE GOUVIGNAC.

Eh ! mais, pardonnez-moi ; ne doutez pas, madame...

MADAME BELVAL.

Je veux que vous lisiez jusqu'au fond de mon ame ;
Vos projets de départ m'ont causé du chagrin ;
J'en ai versé des larmes cette nuit, ce matin ;
J'avais tort ; cette fuite, à mes vœux si contraire,
Devient à mon repos désormais nécessaire ;
Oui, partez, puisque ainsi vous l'avez résolu ;
C'est un malheur pour moi de vous avoir revu,
Lorsqu'à fixer vos vœux je ne dois plus prétendre ;
Vous m'oublirez bientôt, et je m'y dois attendre ;
Mais rien n'affaiblira pour vous... mon sentiment.

M. DE GOUVIGNAC, à part.

Oh ! cette femme-là m'aime réellement.

(haut.)

tte aimable franchise ajoute à tous vos charmes...

MADAME BELVAL, à part.

crois qu'il s'attendrit; c'est le moment des larmes.

(haut.)

on état vous révolte, et vous est odieux,
l'avoir pris me rend bien coupable à vos yeux;
us pour m'y décider un motif respectable,
se le dire... hélas! ici-bas rien n'est stable;
us sommes, malgré nous, malgré nos sentiments,
uets de la fortune et des évènements.
! j'ai beaucoup souffert; ce souvenir pénible
arrache encor des pleurs...

M. DE GOUVIGNAC.

O ciel! est-il possible...?
us pleurez?... que n'étais-je alors auprès de vous...!
e n'ai-je pu du sort vous épargner les coups...!

MADAME BEL

s, mais

Rendre dignes de vous mes vœux et mon homm
Souffrez qu'à vos genoux...

MADAME BELVAL.

Voilà votre langage
Oui, vous voilà, major, et je vous reconnais.
Levez-vous.

M. DE GOUVIGNAC.

Dites-moi d'abord que pour jamais
Vous oubliez mes torts, vous m'accordez ma g

MADAME BELVAL.

Des torts ?... n'en parlons plus; ce retour les ef

M. DE GOUVIGNAC.

Je reconnais aussi madame de Courmon...
Mon amie...

MADAME BELVAL.

Ah! laissez; ce n'est plus là mon n

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! quoi ?...

MADAME BELVAL.

Je suis Belval, je suis comédienne
Je vous le dis encor; que rien ne vous retienn
Adieu. Séparons-nous.

M. DE GOUVIGNAC.

Cela ne se peut plus.
Vous quitter? j'y ferais des efforts superflus.
Je reste auprès de vous; j'y veux passer ma vi

MADAME BELVAL.

Non; pour y consentir je suis trop votre amie

ıseil à donner me coûte, croyez-moi.

M. DE GOUVIGNAC.

: sagesse en vous!... et quelle bonne foi!
ire en vos discours le plus beau caractère,
ion, la vertu; je vous aime et révère;
s ai dit, hier, quel était mon dessein:
ns plus que jamais.

MADAME BELVAL.

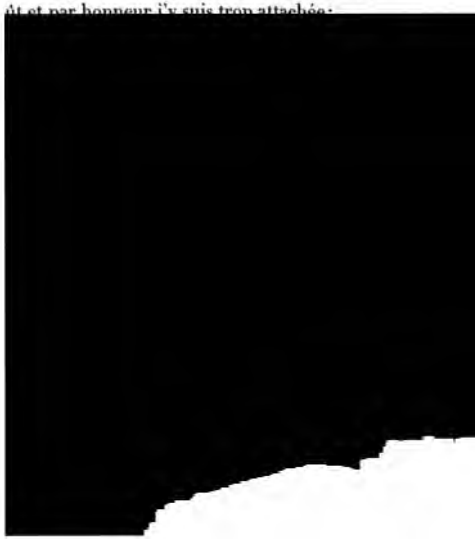
Vous! m'offrir votre main,
? pour mon état je connais votre haine...

M. DE GOUVIGNAC.

ais, ... en m'épousant, vous quitteriez la scène...!
rouveriez, je pense, un dédommagement...

MADAME BELVAL.

quitter mon état... et perdre mon talent!
ne sort qu'on m'offrît, j'en serais bien fâchée;
ût et par honneur j'y suis trop attachée:



Accepter un époux qui rougirait de moi,
Qui craindrait en public de m'engager sa foi...?
Tenez, il faut vous dire, en grande confidence,
Un fait des plus secrets... Je sais votre prudence.

M. DE GOUVIGNAC.

Qu'est-ce donc?

MADAME BELVAL.

L'an dernier, quelqu'un s'est proposé
Pour être mon époux; c'était un homme aisé,
Ayant un nom, un rang: il insistait, de même,
Pour me faire quitter le théâtre, que j'aime...

M. DE GOUVIGNAC.

Mais lui... vous plaisait-il?

MADAME BELVAL.

J'en faisais un grand cas;
Mais je vous dirai vrai: non, je ne l'aimais pas.

M. DE GOUVIGNAC, tendrement.

M'aimez-vous?

MADAME BELVAL, avec un soupir.

Ah! laissez; j'en ai trop dit, peut-être.
Ce que je sens pour vous, je l'ai trop fait connaître:
Mais n'en abusez pas.

M. DE GOUVIGNAC.

Je suis donc décidé.
Par la raison autant que par l'amour guidé...

MADAME BELVAL.

Mon cher major, malgré ce feu qui vous égare,
Un obstacle trop fort vous et moi nous sépare...

…voudrez, je consens à le fa…
…e sens qu'à mon bonheur vous êtes nécessai…
De mes vains préjugés l'amour m'a bien guér…
Je les abjure tous.

MADAME BELVAL.

Eh bien! s'il est ainsi,
…un si grand changement donnez-moi donc la…

M. DE GOUVIGNAC.

…! comment?...

MADAME BELVAL.

Je vous offre une facile épreuve.
…ous opposez plus à l'hymen recherché
…otre cher neveu : vous l'avez empêché;
…avez repoussé loin de votre famille
…ersonne honnête, une charmante fille.

M. DE GOUVIGNAC.

…; devriez-vous me parler de cela?
…s pour prévenir ce mariage…
…ce soir…

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Mon oncle, je me rends à vos ordres exprès.
Mais quoi! pour le départ je n'ai point vu d'apprêts.
Je viens de votre hôtel, où vos gens m'ont su dire
Que vous étiez sorti, mais sans leur rien prescrire;
Auriez-vous donc changé vos dispositions?

M. DE GOUVIGNAC.

Non pas à ton égard; car mes intentions
Sont toujours qu'au plus tôt tu quittes cette ville.

SAINVILLE.

Eh bien! mon oncle, soit. Je veux être docile.

M. DE GOUVIGNAC.

Est-il vrai?

SAINVILLE.

Sûrement; je dois vous obéir.
D'un séjour dangereux je brûle de partir:
La raison sur mon ame a repris son empire.
(à part.)
Mon rôle est convenu; je sais ce qu'il faut dire.

M. DE GOUVIGNAC.

Tu prends le bon parti; c'est très-bien, mon r
Je t'en fais compliment.

SAINVILLE.

Eh bien?

e votre ordre, mon oncle, est de partir ensem
Il me semble

m'avez-vous pas fait, cette nuit, prévenir?

M. DE GOUVIGNAC.

mais je ne pars plus.

SAINVILLE.

Qui peut vous retenir?

M. DE GOUVIGNAC.

le pourrait bien t'en dire quelque chose.

MADAME BELVAL.

mment?

M. DE GOUVIGNAC.

Si je reste, elle seule en est cause.

SAINVILLE.

l oncle, serait-ce?... Ah! je l'avais prévu.

M. DE GOUVIGNAC.

ouser tu me vois résolu.

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! non...

SAINVILLE, prenant à part M. de Gouvignac, et lui

Mon oncle, écoutez-r
Vous faites cent fois pis que je ne voulais faire

M. DE GOUVIGNAC.

Si je fais pis ou mieux, ce n'est pas ton affaire

SAINVILLE.

Je veux vous emmener.

M. DE GOUVIGNAC.

Je ne partirai pas.

MADAME BELVAL.

Qu'avez-vous donc, messieurs? vous querelle

M. DE GOUVIGNAC.

C'est qu'il perd la raison; croiriez-vous qu'il
Des conseils contre vous?

MADAME BELVAL.

Oh! je le lui pardon
Vous comptez m'épouser; votre neveu peut b
Blâmer votre projet, quand il renonce au sien

M. DE GOUVIGNAC.

Oh! ma position n'est point du tout la sienne.

SAINVILLE.

Vous m'avez fait sentir les dangers de la mien
Henriette est pourtant charmante, sans déten
Vous-même la jugiez digne de mon amour.

* Voyez la variante (*u*) à la fin de la pièce.

M. DE GOUVIGNAC.

Je ne la connais pas.

SAINVILLE.

Pardon, vous l'avez vue.
Cette jeune beauté, douce, aimable, ingénue,
Que vous vites hier, qui vous parut si bien,
Dont vous fites l'éloge...

M. DE GOUVIGNAC.

Ah! oui; je m'en souvien.

MADAME BELVAL.

Elle n'est point ma nièce.

M. DE GOUVIGNAC.

En voici bien d'un autre!

MADAME BELVAL.

Mais je voudrais beaucoup qu'elle devint la vôtre.
Hier, en la voyant, vous formiez ce désir.

Approuvez-la. Signez.

M. DE GOUVIGNAC.

Vous êtes la maîtresse.
Il faut bien se soumettre; et je suis trop heure
Pour vous rien refuser.

SAINVILLE.

Ah! vous comblez mes

(M. de Gouvignac signe la promesse.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HENRIETTE, DARI

SAINVILLE, voyant entrer Henriette et Dar

Henriette, venez; mon oncle, qui vous aime,
Consent à mon bonheur; il le signe lui-même.

HENRIETTE.

Est-il vrai? quoi! monsieur d'avis a donc chang

M. DE GOUVIGNAC.

Oui, ma très-belle enfant; oui, tout est arrang
Appelez-moi votre oncle.

HENRIETTE.

Ah! que je vous rend
Mon cher oncle!

M. DE GOUVIGNAC.

Et souffrez qu'ici je vous embr

(Il embrasse Henriette.)

MADAME BELVAL.

Cher major, à présent n'allez pas m'en vouloir;

De l'amour j'ai voulu vous montrer le pouvoir;
D'une ruse innocente il faut que je m'accuse.

M. DE GOUVIGNAC.

Qu'est-ce donc?

MADAME BELVAL.

Mon motif me servira d'excuse.

M. DE GOUVIGNAC.

Parlez.

MADAME BELVAL.

De ces enfants je voulais le bonheur,
Et je songeais au vôtre en travaillant au leur.
Je serai, près de vous, par là justifiée;
Mais vous me croyez libre, et je suis... mariée.

M. DE GOUVIGNAC.

Mariée! est-il vrai?

MADAME BELVAL.

M. DE GOUVIGNAC.

J'ai fait, sans le savoir, un joli personnage!

MADAME BELVAL.

Celui d'un amoureux ; et je me suis permis
D'employer mon talent à servir mes amis.
D'intérêt personnel ma conduite est exempte.
Je vous donne, major, une nièce charmante,
Qui de votre château fera bien les honneurs,
Embellira vos jours, les sèmera de fleurs.
Au défaut de l'amour, que l'amitié nous lie;
Elle a des plaisirs vrais, sans trouble et sans folie:
Voilà le sentiment qui convient entre nous;
Plus pur, il en sera plus durable et plus doux.

M. DE GOUVIGNAC.

Le tour est un peu fort...! le meilleur est d'en rire;
Au beau titre d'ami puisqu'il faut me réduire,
J'y souscris; mais croyez qu'avec empressement,
L'ami, quand vous voudrez, redeviendra l'amant.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

VARIANTES
DE LA COMÉDIENNE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

) Jé sais cé qui vous est contraire.
ous dévez épouser un aimable avocat;
uis son onclé répugne à signer lé contrat.
nsur dé Gouvignac, etc.

SCÈNE III.

'ai déja trop souffert de son refus barbare,
ns vouloir manquer à ce que je lui doi-

Parmi nos avocats on vous vante, on v

SAINVILLE.

Oh! n'exagérez pas mon trop faible m

HENRIETTE.

Votre oncle riche, et fier d'un nom qu
Ancien militaire, et seigneur de châte
Dans ses vieux préjugés d'ailleurs opi

SAINVILLE.

Je saurai les détruire; enfin, sur le th
Votre mère ni vous ne parûtes jamais;
La vertu la plus pure embellit vos attr
De s'allier à vous, etc.

SCÈNE IV.

(*c*) Le major entreprit ma consolation
Il y mettait un zèle!... entre nous, je n
Qu'il n'eût tenu qu'à moi d'être un pe

SAINVILLE.

Oh! que ne l'êtes-vous!

MADAME BELVAL

(*d*) L'oncle n'est p

SAINVILLE.

A ses vieux préjugés vous avez fait la g

MADAME BELVAL.

Non; j'ai pris le parti d'écouter, de m
Je n'ai point contredit ses déclamation
Combien il a donné de malédictions

Au théâtre, aux acteurs, et surtout aux actrices!
Il faut qu'il ait un peu vécu dans les coulisses;
Il n'est pas mal instruit: je trouvais amusant
Que, ne se doutant pas, etc.

HENRIETTE.

(*e*) Non, je vous ai fâché; j'aurais dû me contraindre.

SAINVILLE, à madame Belval.

Il nous faut votre appui, daignez nous l'accorder.

MADAME BELVAL.

Vous commencerez donc par vous raccommoder.

SAINVILLE, à Henriette.

Faites grace à l'excès d'une ardeur inquiète;
Rassurez-moi d'un mot: m'aimez-vous, Henriette?

HENRIETTE.

Je crains bien que jamais nous ne soyons époux;
Mais je promets de n'être à personne qu'à vous.

SCÈNE VI.

(8) Pourquoi ! Vous devez le comp
(à madame Belval.)
Mais, mon neveu, comment a-t-il l'honneu
MADAME BELVAL.

Monsieur est avocat.
M. DE GOUVIGNAC.
Eh ! bien ?
MADAME BELVAL.
Eh bien ! v
C'est lui qui me défend au procès qu'on m'
Pour un assez grand bien qui me vient d'u
M. DE GOUVIGNAC.
Vous avez un procès ?
MADAME BELVAL.
Même assez délicat.
Mais je le gagnerai ; voici mon avocat.
M. DE GOUVIGNAC.
Je lui fais compliment de cette clientèle.
MADAME BELVAL.
Recommandez-moi bien à ses soins, à son
M. DE GOUVIGNAC.
Puisqu'il défend vos droits, il sont en bonn
Ce n'est pas son talent qui fait que je m'en
MADAME BELVAL.
Vous vous en plaignez ?

M. DE GOUVIGNAC.

Oui. Ce neveu peu docile
Dont je vous ai parlé, etc.

SCÈNE VI.

MADAME BELVAL.

(*h*) Et vous faites fort bien.

M. DE GOUVIGNAC.

Vous saurez, mon neveu,
Qu'à Bordeaux mon dessein est de rester fort peu,
Et que je vous emmène...

MADAME BELVAL.

Ah! que voulez-vous faire?
Il faut auparavant qu'il gagne mon affaire;
Moi, de mon avocat je ne puis me passer.

M. DE GOUVIGNAC.

Fort bien. Mais à Bordeaux si je vais le laisser,

Est votre nièce?

MADAME BELVAL.

Eh! oui. Je vous ai parlé d'el
Hier, je pense?

M. DE GOUVIGNAC.

Non: dans tout notre entretie
Vous n'en avez rien dit, et je m'en souviens l
Oh! comme dans ses traits on voit l'air de fa

MADAME BELVAL.

D'une sœur que j'aimais elle est la seule fille.

M. DE GOUVIGNAC.

On ne peut pas la voir sans y prendre intérêt.

MADAME BELVAL.

Répondez donc, ma nièce.

HENRIETTE, en tremblant.

Ah! si monsieur l

MADAME BELVAL.

(*k*) Vous nous ferez plaisir.

SAINVILLE.

L'aimable compa
Que je me plais à voir en ces lieux réunie...

M. DE GOUVIGNAC.

Est celle qu'il vous faut.

SAINVILLE.

J'en suis persuadé.

M. DE GOUVIGNAC.

Vous savez le proverbe; il est très-bien fondé.
On ne peut apporter trop de délicatesse

:hoix de ses amis.

(bas à madame Belval.)

A votre aimable nièce, etc.

ACTE SECOND.

SCÈNE II.

Toute votre assemblée
, après le dîner, promptement écoulée,
i neveu, pour affaire, avait un rendez-vous.

MADAME BELVAL.

vraiment; les plaideurs à lui s'adressent tous.
a pas un instant, il ne peut y suffire.

M. DE GOUVIGNAC.

De vous laisser ici, jusqu'à ce qu'au procès
Où vous plaidez pour moi, nous ayons plei
Je tiens à conserver un défenseur habile.

M. DE GOUVIGNAC.

Eh bien! vous le voulez? je reste en cette v
Pour quelque temps encore.

SAINVILLE.

Ah! mon oncl

SCÈNE VI.

(*o*) Trouver en vous bien plus d'indulgenc

M. DE GOUVIGNAC.

Vraiment! la différence est bien grande, je
Madame de Courmon porte un nom honor
Son état, dans le monde, est un état louabl

SAINVILLE.

Même elle y peut paraître en un rang élevé

M. DE GOUVIGNAC.

Un pareil choix partout devrait être approu
Mais le vôtre?... Tenez, Sainville, pour bie
A sa charmante nièce efforcez-vous de plai

(*p*) Songe à former des nœuds que je puiss
Ne me fais point rougir d'un amour de cou
D'une personne...

SAINVILLE.

Eh! mais, elle n'est poin
Ne le sera jamais, et ne l'a point été.

M. DE GOUVIGNAC.

père était acteur; belle subtilité!
ıte-moi. Déja je ne t'approuvai guères
qu'au lieu de prétendre aux honneurs militaires.
ıiter nos aïeux, qui tous furent soldats,
oulus prendre place au banc des avocats;
; aujourd'hui, bravant ma colère et le blâme,
; quel état, dis-moi, vas-tu choisir ta femme?

SAINVILLE.

ı'est pas son état; je vous l'ai déja dit, etc.

Le premier fut nommé père de la patrie.

M. DE GOUVIGNAC.

-toi. Cours à ta perte, et comble ma douleur;
: te manque plus que de te faire auteur.

SAINVILLE.

n'en défiez pas; car j'en serais capable.

SAINVILLE.

De grace...

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! laisse-moi, te

SCÈNE VIII.

(r) Au journal de la ville et du département.

M. DE GOUVIGNAC.

Je ne le lis jamais.

CLÉOFILE.

Par malheur, les artistes
Sont obligés d'avoir pour eux les journalistes.
J'avais au rédacteur fait d'assez beaux présents;
Mais il les a trouvés peut-être insuffisants;
Ma rivale sur moi, sans doute, a mis l'enchère;
Et puis elle a fait plus...., ce n'est pas un mystè
Tout le monde le sait... Vous m'entendez, je cr
Mais de pareils moyens ne sont pas faits pour m

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! qu'ai-je affaire, moi, etc.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE II.

(s) Je suis femme d'abord, et puis comédienne
Donner à ce qu'on dit un air de vérité,

Prendre et quitter un masque avec facilité,
N'est-ce pas là notre art et notre unique étude?
Se contrefaire...? eh! mais, chez nous, c'est habitude.
Il m'aime; je suis loin d'en vouloir abuser, etc.

SCÈNE VII.

(*t*) J'ai dit partout combien Sainville était peu sage...

MADAME BELVAL.

Mais ce langage-là siérait mal aujourd'hui,
Et vous n'avez plus droit de vous plaindre de lui;
Vous lui donnez l'exemple...

M. DE GOUVIGNAC.

Oh! quelle différence!
Je n'attends rien de lui, ni d'autres; mon aisance
Me rend indépendant; je le suis pour toujours,
Et je puis me moquer de tous les sots discours;
Moi, mon cœur, madame, a son état à faire;

SCÈNE VIII.

SAINVILLE.

Mon oncle, je me rends à vos ordres exprès.

(*u*) Blâmer votre projet, quand il renonce au siè

M. DE GOUVIGNAC.

Voilà mes avocats, prêts, en toute rencontre,
A plaider hardiment ou le pour ou le contre;
Hier, que disais-tu?

SAINVILLE.

Que disiez-vous hier?
Je puis vous rétorquer vos arguments; c'est clair

M. DE GOUVIGNAC.

Oh! ma position n'est point du tout la tienne.

SAINVILLE.

Vous m'avez fait sentir les dangers de la mienne.

FIN DES VARIANTES.

NES IMPROMPT

OU

ATINÉE DU JOUR DE L'AN

PROLOGUE

OUVERTURE DU THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON
SOUS LA DIRECTION DE M. PICARD.

, pour la première fois, sur le théâtre royal
e l'Odéon, le 1er janvier 1816.

AVERTISSEMENT.

Cet opuscule a été entrepris par le seul motif de faire plaisir à mon ami M. Picard, qui m'avait demandé, pour le théâtre de l'Odéon, une petite pièce d'ouverture.

Il y avait à faire les annonces, les promesses et les compliments d'usage; il fallait amener une scène de valet, une scène de jeune personne, et une scène de soubrette pour trois acteurs nouveaux qu'on voulait faire remarquer. Le cadre était à mon choix.

PERSONNAGES.

LE DIRECTEUR DU THÉATRE.
DERCOUR, ancien comédien.
UN VALET.
UNE JEUNE PERSONNE.
UNE SOUBRETTE.

M. ARMAND.
M. CLOZEL.
Mademoiselle DÉLIA.
TOUS LES ACTEURS ET ACTRICES DU [illegible] ROYAL DE L'ODÉON.

La scène est sur le théâtre.

[redacted]

QUELQUES

ÈNES IMPROMPTU,

OU

MATINÉE DU JOUR DE L'AN,

PROLOGUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DIRECTEUR seul.

[redacted]

Qu'on prenne un peu de part à mon fâcheux é
J'ai pris un lourd fardeau; vraiment je le confe
Directeur de théâtre!... oh! quelle hardiesse!
Je connais le métier; il est pénible, ingrat!
Ah! que je voudrais être à la fin de décembre,
Ou même à l'an prochain, en octobre ou nove
Pour savoir quel sera le succès qui m'attend!
S'il suffisait du zèle et du travail constant!..
Le public à nos vœux daignera-t-il sourire?
Oui; nous l'aurons pour nous: tout me le gara
Je suppose qu'il m'entendit;
Voici ce que j'aurais, ce me semble, à lui dire
Protégez nos efforts; vos bienveillants regards
Font naître les talents, encouragent les arts;
A nos succès, qui de vous vont dépendre,
Vous-même êtes intéressés:
A vous bien divertir nous serons empressés;
Soyez-le, chaque jour, à venir nous entendre.
Des Grandval, des Molé, des Préville, autrefo
Le faubourg Saint-Germain connaissait bien la
Thalie, aujourd'hui, recommence
En ces lieux un destin nouveau;
Elle revient à son berceau;
Protégez sa seconde enfance.

SCÈNE II.

LE DIRECTEUR, DERCOUR.

DERCOUR, en entrant, à la cantonnade.
issez-donc. De me voir il sera bien content.

LE DIRECTEUR, le voyant entrer.
lons; on ne peut pas être libre un instant.
nand je me fâcherais, c'est une chose faite.

DERCOUR.
Mon ami, je vous la souhaite.
(Il l'embrasse.)
n m'a bien dit chez vous que vous étiez sorti;
ais je me suis douté que vous seriez ici,
je vous trouve... Allons, encore une embrassade.
(Il l'embrasse encore.)

LE DIRECTEUR.

C'est vous? Eh! oui, je me souvie
C'est de long-temps.

DERCOUR.

Depuis vingt ans, ma fo
Nous ne nous sommes vus; mais, dans notre
Nous étions bons amis...

LE DIRECTEUR.

Il est vrai.

DERCOUR.

Tous les
Nous aimions le théâtre... oh! j'en avais la ra
Devant des spectateurs complaisants, peu no
En costume modeste, en fort mince équipage
Nous jouions le tragique en un troisième éta

LE DIRECTEUR.

Vraiment, oui! nous avions des talents merv

DERCOUR.

Nous n'étions pas mauvais.

LE DIRECTEUR.

Dites-moi, je vou
N'avez-vous pas depuis joué la comédie?

DERCOUR.

Oui, c'est le parti que j'ai pris:
A cet art, que j'aimais, j'ai consacré ma vie.
Je n'ai jamais voulu débuter à Paris.
Ma réputation n'est pas moins établie.
J'ai couru la province, et même l'étranger;

s en Allemagne, et dix ans en Russie.
uis de retour pour ne plus voyager;
ie mon pays, et souvent je m'écrie :
vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie. »

LE DIRECTEUR.

ez vos auteurs.

DERCOUR.

Ah ! parbleu !

LE DIRECTEUR.

J'entrevoi,
n cher Dercour, je le parie,
et aujourd'hui t'amène près de moi.
nds l'ancien style.

DERCOUR.

Eh bien ! oui, disons : *Toi*,

DERCOUR.

Non; je sais que j'aurais tort.
Je viens te voir, mon cher, par amitié, par zèle,
Et rien de personnel à cela ne se mêle.

LE DIRECTEUR.

Je te suis obligé.

DERCOUR.

Je viens pour t'avertir.
Ta situation, mon, ami, me désole;
Car je vois que tu fais une entreprise folle,
Et que tu n'y peux réussir.
S'il en est encor temps, retire ta parole;
Dégage-toi bien vite, et laisse tout cela.
Je te parle en ami qui s'y connaît...

LE DIRECTEUR.

Holà!
Tu prends bien ton moment.... Quelle est donc cet
De venir, sans savoir, ainsi mal augurer?....
Au reste, bien des gens m'ont tenu ce langage.
On me tourmente, on cherche à me désespérer,
Quand j'aurais besoin de courage.

DERCOUR.

Du calme, mon ami, du sang-froid: mais convien
Seulement, avec moi, que tu n'as rien, mais rien
Qui ne soit contre toi; la chose est trop certaine,
Et vraiment cela me fait peine.

LE DIRECTEUR.

Je veux te convertir.

DERCOUR.

Toi ! mais par quel moyen ?

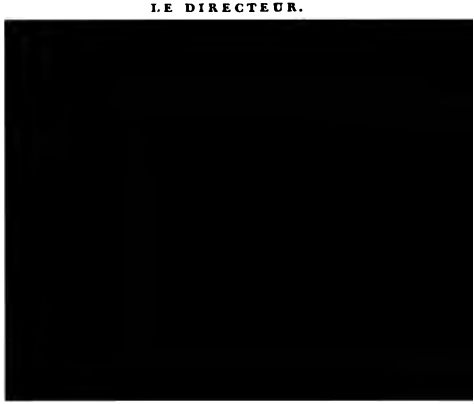
LE DIRECTEUR.

e n'ai rien ? ce n'est rien d'abord que cette salle
Où, d'une façon libérale,
Un corps illustre dans l'état
Permet qu'aujourd'hui je m'installe ?
a générosité ne fait point un ingrat.
Animés d'une ardeur égale,
les camarades vont répondre à ses bienfaits,
t nous acquitterons le loyer en succès.

DERCOUR.

C'est fort bien fait de reconnaître...
lais la salle pour vous est trop grande...

LE DIRECTEUR.



Cette salle si belle est dans ce quartier-ci...
Le faubourg Saint-Germain...

LE DIRECTEUR.

Voilà ce qu'on répète!
Et cette objection m'a vingt fois été faite.
Le faubourg Saint-Germain est-il donc un désert?
N'est-ce pas une ville entière?
Une très-grande ville? et ce spectacle offert
Dans ce même quartier où commença Molière,
Par tous ses habitants sera-t-il rebuté?
Sur cette rive de la Seine
Ce spectacle est le seul: nous avons pour domaine
La plus belle moitié de la grande cité.

DERCOUR.

Oh! la plus belle!

LE DIRECTEUR.

Et la plus favorable
Pour notre art. Songe un peu comment est habité
Ce faubourg qui pour nous te paraît redoutable.
De l'étude et des arts c'est l'asyle honorable:
J'y trouve l'Institut et l'Université,
Et plus d'une école fameuse
Où court une jeunesse ardente et studieuse.
C'est ici le pays latin;
Paris a son Parnasse au faubourg Saint-Germain.

DERCOUR.

Oh! je suis du quartier; je demeure à la porte...

z eux un goût sévèr
. . indulgence aussi, qui double le cour
amour de la gaité, ce besoin des Franç
Nous tâcherons de faire rire...

DERCOUR.

h ! c'est où je t'attends. Permets-moi de t
ue tu n'as pas encor de pièces ni d'auteurs

LE DIRECTEUR.

h ! tiens, pour des auteurs, ne te mets pas e
spèce en est commune, et la ville en est pl
sans aller bien loin...

DERCOUR.

De plus, en fait d'acte
manque...

LE DIRECTEUR.

Eh ! mon Dieu ! quelle rage est
n ce qui me manque !... Eh ! parbleu, je
oi, tu ne sais pas, mon

LE DIRECTEUR.

Il faudrait!... il faudra

Nous aurons ce qu'il faut. Tu seras satisfait,
Si tu n'es pas trop difficile.

(à part.)

Mon pauvre ami Dercour veut faire l'homme l
Mais je veux lui prouver... bon! excellent moy
Armand vient à propos...

SCÈNE III.

LES MÊMES, M. ARMAND.

M. ARMAND.

En ce beau jour, je v

Pour vous la souhaiter...

LE DIRECTEUR, l'interrompant.

C'est bon, François.

M. ARMAND.

Qu'

LE DIRECTEUR.

Oui, François, écoute-moi bien,
Et ne va pas prendre le change.

(à Dercour.)

Tu permets, mon ami? J'ai quelque ordre à d
A notre garçon de théâtre.

DERCOUR.

Oh! je ne veux pas te gêner.

LE DIRECTEUR, à voix basse à M. Armand.

cher Armand, cet homme est un opiniâtre
enu contre nous, prophétisant malheur,
l'il faut corriger.

M. ARMAND, de même.

Eh bien ! cher Directeur,
ordre pour cela prétends-tu que je suive ?

LE DIRECTEUR.

eux lui faire voir nos trois acteurs nouveaux,
qu'il s'en doute... Ainsi, que chacun d'eux arrive
un nom emprunté; cherchez quelque à propos;
ez en mouvement votre imaginative.

M. ARMAND.

scènes impromptu ! Ce ne sont pas des sots;
va s'arranger.

LE DIRECTEUR.

M. ARMAND.

Moi, je connais monsieur.

DERCOUR.

Comment?.. P

M. ARMAND.

Au Luxembourg monsieur va souvent se

DERCOUR.

Oh! oui.

M. ARMAND.

Ma femme y tient cabinet littéra
En plein vent.

LE DIRECTEUR.

Allons donc; t'en iras-tu, l

M. ARMAND.

Eh! ne vous fâchez pas, monsieur. Pardi
LE DIRECTEUR.

Oui; mais dans ce moment tu dois faire a
Va donc, François.

M. ARMAND.

Je vais... Adieu, mon

SCÈNE IV.

DERCOUR, LE DIRECT

DERCOUR.

Comment sait-il mon nom?

LE DIRECTEUR.

Il l'aura, je su

de ton projet.
Je suis enchanté qu'il te plaise;
Si tu ne m'as rien dit de l'article : *intérêt.*
Parles de beaux arts et de littérature,
Gloire, de succès; tout cela ne promet
Rien de solide, et chacun sait
Il faut pour exister une autre nourriture.
Hélas! c'est un fait affligeant,
Mais aussi c'est un fait notoire,
Ue le quartier des arts et de la gloire
Jamais, mon ami, le quartier de l'argent.

LE DIRECTEUR.

Cela vient ensemble; et, sans m'en faire accroire

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET

LE DIRECTEUR.

Puis-je vous demander pourquoi
Vous venez me trouver?

LE VALET.

Quand janvier reco
De sa loge chacun renouvelle le bail,
Ou tel qui n'en a point s'abonne:
Chez mon maître je suis chargé de ce détail.
Je sers un magistrat, respectable personne;
Son hôtel est dans ce faubourg,
Il m'a dit ce matin: Dubourg,
Vous passerez dans la journée,
Au théâtre de l'Odéon
(Car de monsieur je suis le factotum);
Vous saurez ce qu'on paie une loge à l'anné
Je veux à mes enfants faire ce cadeau-là.
En conséquence me voilà,
Et l'affaire en deux mots peut être terminé

LE DIRECTEUR, à Dercour.

Tu vois que l'argent vient.

DERCOUR.

Allons, tant mie

LE DIRECTEUR, au Valet.

Ce digne magistrat nous fait bien de l'honn
Le prix, que chacun peut connaître,
Est de deux mille francs.

LE VALET.

C'est le prix pour mon maître;

it, pour moi? là... parlez net...

LE DIRECTEUR.

Comment?

LE VALET.

d'une entreprise,
en savoir, sans que je vous le dise,
on entre en arrangement.
vous pas la petite remise,
n compte?

LE DIRECTEUR.

Eh! mais, non, vraiment.

LE VALET.

donnez-vous? cinq cents francs? au moins

DERCOUR, à part.

Il ne se gêne pas; c'est un grand impudent.

LE VALET.

Oh! si jamais un jour je deviens intendant,
Je pourrai faire mieux. Je ne suis qu'un novi
J'espère moissonner; je glane en attendant.

LE DIRECTEUR.

Je ne saurais, monsieur, vous rendre ce serv

LE VALET.

Vous êtes bien de l'ancien temps.
J'ajoute encor deux mots; mais ils sont impo
Oui, je veux vous donner un conseil salutair
Des pièces de théâtre ôtez-moi, pour bien fa
Ces valets scandaleux, ces Crispins, ces Fro
Tous fort mauvais sujets, ivrognes, libertins
Très-malhonnêtes gens... Ces coquins-là font
La morale, monsieur, doit les faire proscrire
La morale!... ah!... le cœur!... ah!... c'est là c
Le rire en comédie est un très-grand défaut.
Prenez-moi le bon ton, soit en vers, soit en p
Donnez-nous des valets musqués, couleur de
Froids et spirituels, pleins de petits bons mo
Qui ne fassent point rire... Ah! voilà mes hér
Jamais, en les voyant paraître sur la scène,
Monsieur ne peut songer un instant à Dubo
Mais, s'il voit des fripons, je craindrais quelq
Malgré ma probité constante et bien certaine
Qu'en rentrant du spectacle il ne vînt à pens

SCÈNE V.

Que Dubourg est Frontin, et qu'il faut le chasser.
Ma place est lucrative, et me plaît; je la garde.

LE DIRECTEUR.

Vous la remplissez bien : ainsi nous prendrons garde..

LE VALET.

De plus, vous n'allez pas, monsieur, me refuser
Des billets de spectacle...?

LE DIRECTEUR.

Oh! cela!....

LE VALET.

Pour ma fille,
Pour ma femme et ma sœur. Nous viendrons en famil
J'ose librement en user.

LE DIRECTEUR.

Vous faites bien : voici pour ce soir une loge
Ou cintre...

LE VALET.

Ne laissent pas d'aider... ne font mal à personne.
Mais je vais au bureau... car c'est là qu'on s'abonne.
J'ai dû vous voir d'abord.

LE DIRECTEUR.

Vous m'avez fait plaisir.

LE VALET.

Puisse votre entreprise aussi bien réussir
Que mon cœur le souhaite! Oui, j'aurais grande envie
D'entendre incessamment le public applaudir!
Souvenez-vous de moi... Dubourg, pour vous servir,
Qui s'intéresse à vous, et qui vous remercie.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DERCOUR, LE DIRECTEUR.

DERCOUR.

Il est, plus qu'il ne croit, valet de comédie...

LE DIRECTEUR.

Je crois qu'il en jouerait les rôles au besoin.

DERCOUR.

Oui ma foi, s'il voulait...

SCÈNE VII.

ÉMES, UNE JEUNE PERSONNE.

E PERSONNE, entre en regardant de tous côtés, et dit à part.

Il est peut-être loin...!

DERCOUR, au Directeur.

)nc; quelle est cette jeune personne?

LE DIRECTEUR, à part.

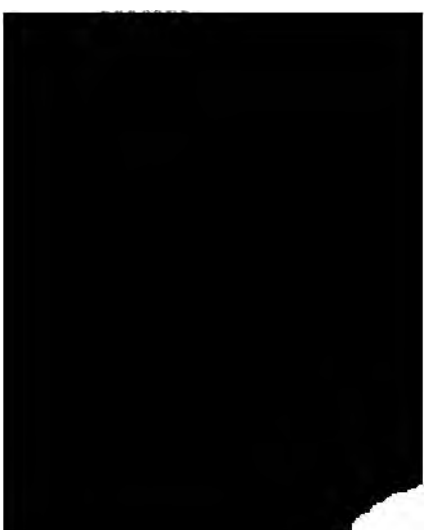
:e que j'attends.

(à Dercour.)

Je ne sais... je soupçonne...

LA JEUNE PERSONNE.

: ici quelqu'un.



LA JEUNE PERSON

Eh! mais, vous pouvez le connai
C'est mon petit cousin.

LE DIRECTEUR.

J'entends.

(à Dercour.)

Dans nos foyers je crois que je l'ai déj
Sa visite regarde un de nos jeunes gen

DERCOUR.

Elle paraît bien ingénue;
Elle est bien, mon ami, mais très-bien

LE DIRECTEUR.

(à la Jeune Personne.)

Votre petit cousin n'est pas encor venu
Il ne saurait tarder, à ce que j'imagine.
Si vous voulez l'attendre...

LA JEUNE PERSONN

Il le faut bie
Mais je vous avoûrai que cela me chagr

DERCOUR.

Le cousin a grand tort, je ne le cache p
De faire attendre ainsi son aimable cous

LA JEUNE PERSONN

Monsieur n'est-il pas un auteur?

LE DIRECTEUR.

C'est un homme d'esprit.

LA JEUNE PERSONNE

On le voit à sa

DERCOUR.

ui, s'il vous plaît, mon enfant, de bon cœur,
e suis auteur. Voyons ce qu'elle veut nous dire.

LA JEUNE PERSONNE.

Ah! je crains de vous faire rire.
ais j'aurais une idée à vous communiquer.

DERCOUR.

Eh bien! voyons donc cette idée.
lle sera fort bonne; il faut nous l'expliquer.

LA JEUNE PERSONNE.

ar la nature seule, hélas! je suis guidée.
loi, je n'ai point d'esprit; j'en conviens franchement.

DERCOUR.

C'est avoir trop de modestie;
Et votre physionomie
Dit le contraire, et vous dément.

J'aimerais au théâtre à la v
En la jouant moi-même,
Elle me plut beaucoup...

DER

El
Nous pourrons l'ajuster au

LA JEUNE

Ce n'est rien dans le fond...
Et naturelle assuréme
Car, entre mon cousin et m
Cette scène, le soir, se pass
Nous étions tous deux seul
Il me lisait des vers charma
Je l'écoutais de toutes m
Ils étaient de Parny, ces ve
Si pleins de sentiments ! si

t nous sentions tous deux que nos cœurs s'entendaient.
ous restâmes long-temps livrés à nos pensées,
t nous taisant toujours... Quel langage rendrait
Tout ce qu'un tel silence exprime!

DERCOUR.

En amour, à ce qu'il paraît,
Vous préférez la pantomime.

LA JEUNE PERSONNE.

'aime la vérité: faut-il qu'aux amoureux
)u'on produit sur la scène, on ait pris pour système
)e prêter un jargon ou fade ou précieux?
h! si jamais, au lieu de son désordre extrême,
.u lieu de ses regards que j'ai bien entendus,
Mon cousin dit, comme eux, galamment: Je vous aime,
Je penserai qu'il ne m'aimera plus.

DERCOUR.

Ah! sa naïveté m'enchante.

De ne pas jouer souvent
Avec votre cousin une scène pareille;
Car j'en craindrais un peu pour vous le dénoûment.
Au reste, vous l'avez racontée à merveille...

LA JEUNE PERSONNE, tournant la tête vers la coulisse

Ah! c'est lui que je vois. Recevez mes adieux,
Et tous deux n'allez pas trahir ma confiance;
Pour obtenir de vous un peu de bienveillance,
Messieurs, croyez surtout que j'ai fait de mon mieux.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

DERCOUR, LE DIRECTEUR.

DERCOUR.

L'aimable enfant! quel ton, et quel air d'innocence!
Tu devrais l'enrôler dans ta société:
Elle jouirait fort bien une ingénuité.
En parlant du cousin, comme elle était émue!

LE DIRECTEUR.

Oui; mais, si cela continue,
La pauvre enfant, en vérité,
N'a pas long-temps encore à rester ingénue.

SCÈNE IX.

DERCOUR, LE DIRECTEUR, UNE SOUBRETTE.

LA SOUBRETTE.

C'est à monsieur Dercour que je voudrais parler.

DERCOUR.

Ah! quelle est celle-ci?

LE DIRECTEUR.

Je ne sais.

(à part.)

Bien : c'est elle.

DERCOUR.

DERCOUR.

Ah! ah! j'entends... mais, ne
Ma femme n'a besoin de personne... Qui donc
Vous a fait cette histoire?

LE DIRECTEUR.

On bavarde, on tracasse;
Quelques gazettes du quartier...

LA SOUBRETTE, à Dercour.

Si cela ne doit pas encor se publier,
Je suis on ne peut plus discrète;
Monsieur peut à moi se fier.

DERCOUR.

Eh! non; il n'en est rien, et je vous le répète.

LA SOUBRETTE.

Regardez-moi, monsieur; et, si je vous convien
Pour la figure et le maintien...

DERCOUR.

Vous êtes jolie et bien faite;
Mais vous ne seriez pas ce qu'il faudrait chez moi.

LA SOUBRETTE.

Pourquoi cela, monsieur?

DERCOUR.

Pourquoi?
Je connais un peu mon épouse;
Elle ne prend jamais, pour elle et ses enfants,
Une femme qui n'ait par-delà quarante ans.

LE DIRECTEUR.

Oui!... madame Dercour est donc un peu jalouse.

pour plaire à ma f , il fau it me déplair
nais... attendez donc: oui, dep quelque tem
De la bonne de ses enfants
e crois qu'elle veut se défaire,
elle en cherche une autre... elle m'en a parlé.

LA SOUBRETTE.

n! monsieur, voilà justement mon affaire.

DERCOUR.

us? avec cet air élégant, éveillé,
ante d'enfants...? Rien que votre parure...

LA SOUBRETTE.

e qu'il vous faut, monsieur, je vous assure;
oiselles sont grandes?

DERCOUR.

Douze à quinze ans.

LA SOUBRETTE.

: sont plus là des enfants.
qu'elles

Et qu'on possède un fonds d'instruction,
On peut se présenter avec quelque avantage.

DERCOUR.

Vous sauriez les former aux détails du ménage?

LA SOUBRETTE.

Assurément, monsieur, à chanter, à danser,
A broder quelquefois, à parler sans penser,
A se donner des airs de langueur, de folie,
Pour faire voir qu'on est jolie.
Je puis aussi leur enseigner
A débiter des vers et de la comédie,
Ce qui n'est point à dédaigner;
Quelque peu de dessin, et même de musique;
A causer joliment modes et politique,
A se montrer partout, à paraître, à briller,
A dépenser beaucoup, à médire, à railler:
N'est-ce pas là, monsieur, à peu près la méthode
Que suivent aujourd'hui nos dames à la mode?

DERCOUR.

Vos talents sont pour nous beaucoup trop élevés.
Si ce sont là tous ceux que vous avez...

LA SOUBRETTE.

Ah! j'en oubliais un d'une grande importance:
Je sais fort bien tirer les cartes.

DERCOUR.

En ce cas,
Vous n'avez pas besoin, je pense,
De chercher une place. Eh! ne trouvez-vous pas

SCÈNE IX.

Dans votre art merveilleux une ressource utile?

LA SOUBRETTE.

Sans vanité, monsieur, j'y suis assez habile;
Je sais de l'avenir percer l'obscurité;
Mais j'ai, pour mon malheur, trop de sincérité.
On vient nous consulter pour avoir l'assurance
Des projets qu'en soi-même on a formés d'avance.
L'avare, le joueur, demandent des trésors;
L'ambitieux veut voir couronner ses efforts;
L'auteur croit de son nom remplir la France entière;
Le jeune homme poursuit une riche héritière;
La vieille s'est promis d'avoir un jeune époux;
Tel mari de son sort cherche la triste preuve;
Sa femme veut savoir quand elle sera veuve...
Il faut les flatter tous; mais moi, monsieur, mais moi
Qui de ne point mentir me suis fait une loi,

Doit-il s'en repentir? doit-il y prospérer?
Repondez là-dessus, madame la sorcière.

LA SOUBRETTE.

Savez-vous bien, monsieur, ce que vous demandez?
Les diables, qui me sont la plupart affidés,
Me font voir, chaque jour, l'avenir sans nuage.
Je puis, sans me flatter, en termes clairs et nets,
Annoncer une mort, promettre un héritage,
D'un divorce fâcheux dévoiler le présage,
Deviner les revers, et prévoir les succès
En fait de jeu, d'amour, et même de procès;
Mais, des fortunes du théâtre
Jamais, jamais d'avance on ne peut rien savoir.
Le diable qui s'en mêle est un diable fort noir,
Taciturne, jaloux, quinteux, opiniâtre:
En vain on l'interroge, et toujours sur ce point
Il fait la sourde oreille, et ne vous répond point.

DERCOUR, au Directeur.

Elle a bien le babil d'une devineresse.

LA SOUBRETTE.

Mais, monsieur? en définitif,
M'arrêtez-vous, ou non?

DERCOUR.

Nous verrons; rien ne presse.

LA SOUBRETTE.

Le refus n'a rien qui me blesse,
Et j'en devine le motif.
Je comprends aisément que monsieur craint madame:

ne l'en blâme pas : il faut avoir la paix.
prends donc mon parti sans rien dire ; et je vais,
haitant à monsieur plus de force dans l'ame,
cher, pour me placer, de trouver aujourd'hui
maison d'un mari qui soit maître chez lui.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

LE DIRECTEUR, DERCOUR.

LE DIRECTEUR.

Elle te lâche une épigramme
En s'en allant.

DERCOUR.

Je le vois bien.
Elle est leste et fort décidée.

LE DIRECTEUR.

Mais on peut réunir quelques sujets capables.
Tu m'as parlé d'auteurs... eh bien ! j'en attends un
A dîner aujourd'hui... Si tu veux, sois des nôtres.
Et tu m'en diras ton avis.

DERCOUR.

Bon ! tu vas me lancer parmi les beaux esprits ?
J'irai.

LE DIRECTEUR.

Je t'en ferai connaître plusieurs autres,
Qui sont aussi de mes amis.

DERCOUR.

A leur égard je vois le plan que tu veux suivre :
A ton théâtre ainsi tu dois les attirer.

LE DIRECTEUR.

Mon cher, les Muses nous font vivre;
C'est à nous de les honorer.

DERCOUR.

Mais quel genre allez-vous adopter, je te prie ?
Car on fait courir des bruits...
Vous jouerez, a-t-on dit, opéra, tragédie,
Et mélodrame, et parodie,
Vaudeville...

LE DIRECTEUR.

Quelle folie !
Ces gens-là sont bien mal instruits.
Nous comptons nous borner, et c'est assez, sans doute,
Au bon genre, au comique vrai,

ui satisfait l'esprit, et que la raison goûte :
ous allons commencer par en faire un essai.
Quand nous entrons dans la carrière,
Nous arborons pour étendard
Le nom du grand maître de l'art,
Et notre mot d'ordre est : *Molière.*
pare notre affiche; et nous jouons, ce soir,
e *Dépit amoureux.* Il faut venir le voir.

DERCOUR.

; n'y manquerai pas. Tu t'y prends de manière !...
n te connaît du zèle et de l'activité...

LE DIRECTEUR.

i chacun est plein de bonne volonté.

DERCOUR.

a pourras réussir; je commence à le croire.

LE DIRECTEUR.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, tous les acteurs et actrices, ayant M. CLOZEL et mademoiselle DÉLIA à leur tête.

M. CLOZEL.

Nous sommes réunis
Pour venir tous, de compagnie,
Offrir à notre directeur
Nos compliments, nos vœux, notre reconnaissance;
Et nous avons fait choix d'un aimable orateur
Dont la grace et l'air enchanteur
Vont nous tenir lieu d'éloquence.
(à mademoiselle Délia.)
Mademoiselle, allons, parlez.

MADEMOISELLE DÉLIA.

Je l'essaierai, puisque vous le voulez;
Mais c'est une grande entreprise;
J'aurais bon besoin de secours,
Et ne me pique pas de bien faire un discours.
Notre cher directeur permettra qu'on lui dise
Tout simplement et de bon cœur,
Avec l'accent de la franchise,
De l'amitié, qu'on fait des vœux pour son bonheur.
C'est en faire aussi pour le nôtre;
Car l'un ne peut aller sans l'autre.
Réunis sous ses lois, sujets anciens, nouveaux,

ettrons en commun nos efforts, nos travaux,
irer sur nous les yeux, la bienveillance
blic dont le goût éclaire nos progrès,
les bontés sont notre récompense.
fait la force, et produit les succès...
dans son discours l'orateur s'embarrasse :
hais, pour finir, un trait de sentiment;
n directeur, tout uniment,
ouvez bon que je vous embrasse.

M. CLOZEL.

n : embrassez-la pour nous tous.

LE DIRECTEUR, l'embrassant.

rasse pour moi.

(l'embrassant une seconde fois.)

Je l'embrasse pour vous.

DERCOUR.

Pour la loge du cintre, et n'en ai plus que faire.

LA JEUNE PERSONNE, à Dercour.

Je n'ai pas de cousin.

DERCOUR.

Je comprends ce que c'est.

LA SOUBRETTE, à Dercour.

Une place chez vous ne m'est plus nécessaire;
Je crois que j'ai trouvé mon fait.

DERCOUR.

Vous jouiez tous la comédie;
Vous m'avez su tromper, j'en conviens franchement.

M. ARMAND.

A son tour, François vous supplie
De reconnaître en lui...

LE DIRECTEUR, à Dercour.

C'est un de nous... Armand

DERCOUR, le reconnaissant.

Eh! c'est vrai.

(au Directeur.)

Mon ami, je change entièrement
D'opinion; et de ta réussite
J'augure si bien maintenant
Que je vais avec toi m'engager tout de suite.
Si j'obtiens ton consentement.
N'est-il pas encore une place
Pour moi dans la société?

LE DIRECTEUR.

Il faudra bien qu'on te la fasse.

, pour un ami, point de difficulté
on ne vienne à bout. J'accepte tes services.
(à la société.)
un homme à talent; je vous réponds de lui.
, mes chers amis, nous allons aujourd'hui
commencer sous d'heureux auspices.

MADEMOISELLE DÉLIA, au public.

eurs, que cette année où nous allons entrer
n tous vos projets et vos vœux prospérer!
ez-vous tous, messieurs, l'avoir heureuse et bonne!
l'attendons de vous. Puissions-nous mériter
votre faveur toujours nous environne!
vent, grace à vous, puissions-nous répéter:
n'avons au public fait que la souhaiter;
énéreusement sa bonté nous la donne!